



44^e édition

ROBERT LEPAGE

887

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse radio/TV
Robert Lepage
Festival d'automne 2015

Ecouter :

Lundi 7 septembre : Direct de 22h à 23h

France Inter / Le Nouveau Rendez-vous / Laurent Goumarre

Invité : Robert Lepage

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-le-nouveau-rendez-vous-mettre-en-scene-le-sport-robert-lepage>

Jeudi 10 septembre :

RTL / Les Journaux de la rédaction / Monique Younès

Sujet sur 887 de Robert Lepage

Jeudi 10 septembre : 7h à 9h

France Inter / Matinale / Ilana Moryoussef

Sujet sur 887 avec interview de Robert Lepage et lancement du Festival d'Automne

Lien : <http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=1150769>

Vendredi 11 septembre : 15h20

France Info / Journaux de la rédaction / Thierry Fiorile

Sujet sur 887 avec interview de Robert Lepage

Lien : <http://www.franceinfo.fr/culture-et-medias/expos-spectacles/article/887-robert-lepage-au-nom-du-pere-728447>

Lundi 14 septembre : De 21h à 22h

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte

Table ronde critique sur 887 avec Philippe Chevilley (Les Echos) et Anna Sigalevitch (France Culture)

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-la-dispute-spectacle-vivant-demons-lars-noren-887-robert-lepage-2015-09-14>

Mardi 15 septembre :

RFI / Rendez-vous culture / Muriel Maalouf

Sujet : 887 avec interview de Robert Lepage

Lien : <http://www.rfi.fr/emission/20150915-theatre-robert-lepage-festival-automne-piece-887-france-culture-quebec>

Voir :

Mardi 8 septembre

TV5 Monde / « Demandez le programme », rubrique culture du 64' / Estelle Martin

Festival d'automne et interview de Robert Lepage

Diffusion : mardi 8 septembre à 18h30

Lien : <https://www.youtube.com/watch?v=3cKpi9tXe08&feature=youtu.be>

PRESSE

Le Figaro – 29 août
La Terrasse – septembre
Le Figaroscope – 8 septembre
Les Echos – 4 septembre
Télérama – 5 septembre
Télérama Sortir – 9 septembre
Les Echos week-end – 9 septembre
AFP – 9 septembre
Le Monde – 10 septembre
Toute la culture – 10 septembre
O magazine – 10 septembre
Hier au théâtre – 10 septembre
Sceneweb – 10 septembre
Le Devoir – 10 septembre
Blog Florence de Meredieu – 11 septembre
Libération – 11 septembre
Artistikrezo – 13 septembre
Culturopoing – 15 septembre
LeJDD.fr – 16 septembre
L'Officiel des spectacles – 16 septembre
Théâtre – 20 septembre
Journal du Théâtre de Ville – septembre/octobre
Art Actuel – septembre/octobre
L'avant-scène théâtre – octobre
L'avant-scène théâtre – 1^{er} novembre

Édimbourg, une scène totalement « in »

THÉÂTRE Au Festival des arts vivants, manifestation populaire et éclectique, l'Institut français d'Écosse soutient activement la création.

VALÉRIE SASPONTAS **ÉDITEUR** *LES FIGARO*
PHOTOGRAPHIE A. EDWARDS

Vive le fringe! Ici-on sur le fronton de l'Institut français d'Écosse. Le fringe (« marginal » en anglais), c'est le côté « Cette notion fait rire les britanniques: parce que le mot n'existe pas en anglais. Par opposition au tv, en dit on ou oui, mais pas off », sourit Vincent Guérin, directeur de l'établissement. Plus jouant sur les mots, il poursuit: « À Édimbourg, le public aime ce qui est à la marge: il s'aventure dans des lieux improbables pour voir des artistes inconnus ». Les Français, eux, s'annoncent de voir les programmes tenus du m et qui ont oeuvré main dans la main (une gagaire à Avignon) dans une logique économique décomplexée (une autre exception?)

Depuis 2011, l'Institut français d'Écosse est devenu un lieu où off à Édimbourg. Un événement majeur de ce festival ne comme une utopie, en 1947, sur les décombres de la guerre. Un grand barium protéiforme et populaire qui cure tout le sous-déou: Quelque 3000 spectacles et plus de 600 000 amateurs font doubler le nombre d'habitants de la ville. Le meilleur de la création, porté cette année dans le m par l'actrice Juliette Binoche, le directeur en scène Robert Lepage, la danseuse Sylvie Guillem ou encore le pianiste Lang Lang, y y accorde de engagement avec l'attraction touristique-culturelle du Military Tattoo. Cette grandiloquence paradi vultaire en alt, cornemuse et accents hollywoodiens pour cette édition, rassemble chaque soir 9 000 spectateurs jus-

qu'au feu d'artifice tiré au-dessus du château.

« Sous la bannière "Vive le fringe!", nous défendons un savoir-faire français », s'enthousiasme Vincent Guérin. Lequel se déploie en langue anglaise. Dans la salle de l'Institut français, Matthieu Roy met en scène *Même les cheveux tombent dans l'oubli*, de Gustavo Alcalá, présentée en 2014 à Avignon, et qui s'intitule *Si Shona and Hoobé*, soit *Faux et capotés*, avec des comédiens écossais. Ce la traductrice anglaise de Katherine Mendelsohn veut récréation avec moins de mots, elle donne plus de sens et fait chanter le texte. Matthieu Roy, lui, le fait danser avec de la vidéo projetée sur des colonnes où se multiplient les acteurs.

Pluie d'étoiles

L'histoire n'est pas spécifiquement française: celle de deux sexes, l'un blanc, l'autre noir, qui veulent changer de jeu. Le spectacle en version française sera à nouveau présenté du 22 au 25 mai 2016 au Théâtre de la Courville. À Édimbourg, la presse s'est enthousiasmée: « nous avons reçu une fois cinq étoiles, le maximum, et deux fois trois étoiles », se réjouit Matthieu Roy, devant un panneau d'affichage surchargé de flyers conseilles de ces fameuses étoiles qui ont la plume et le beau temps de la création en Grande-Bretagne. Un encouragement aussi pour Vincent Guérin, qui entend poursuivre son action dans une toute nouvelle fondation franco-écossaise qu'il intégrera après avoir quitté l'Institut français, la semaine prochaine. Son poste de directeur a en effet été supprimé dans l'établissement public, qui dépendra désormais du seul conseil de France. ■



Shona and Hoobé, mais en scène par Matthieu Roy et tiré en tête par les comédiens écossais Moyo Akende et Ashley Smith, a reçu un accueil enthousiaste.

PHOTOGRAPHIE A. EDWARDS

THÉÂTRE DE LA VILLE
CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE ROBERT LEPAGE

887

Robert Lepage poursuit ses recherches sur la mémoire et fouille ses souvenirs d'enfance pour en faire entendre la résonance, intime et collective.

887? Que signifie ce numéro accroché en titraile? Pour Robert Lepage, il évoque des milliers d'éclats où la mémoire scintille. C'est en effet l'adresse de son enfance, le nom du bloc où il habita entre 1960 et 1970. «*Durant cette décennie, le Québec a pris conscience de son identité et a mené ses premières ten-*

aux sens propre et figuré», ajoute-t-il. Pour composer ce solo de haute intensité, Robert Lepage a fauché dans les taillis du passé. «*J'ai dû faire un tri important dans mes souvenirs, de l'âge de deux ans et demi jusqu'à douze ans et demi*» commente-t-il, amusé. Il s'adosse aussi au poème de Michèle Lalonde,

R. E. Labbe

Robert Lepage
dans les méandres
de ses souvenirs
d'enfance.



tatives de libération. J'avais envie de questionner la mémoire que j'ai de mon enfance, non seulement de ma vie en famille, de mon éducation, mais aussi de ces événements-là», raconte l'artiste québécois. Mémoire affective, vive ou infidèle, fuyante et parfois futile, enchantée ou reinventée : les images s'entrechoquent et se fondent dans le souvenir.

ENTRE THÉÂTRE ET CONFÉRENCE

«*De quoi se souvient-on au juste? Les Québécois se souviennent-ils vraiment de leur histoire, de cette époque-là, si importante dans les débats politiques et les enjeux de société? Qu'est-ce qu'une identité culturelle? Poser cette question par le théâtre m'intéresse car c'est un art et un exercice de la mémoire.*

Speak White, qui, écrit en 1968, condense les questions d'identité et les revendications linguistiques que porteront à l'époque les québécois francophones. En scène, dans une scénographie intimiste qui se métamorphose au gré des reminiscences, il devient ce comédien qui doit se souvenir, d'abord de son texte mais aussi de ce qui le constitue, de la réalité historique et sociale dont il hérite et dans laquelle il s'inscrit.

Gwénoëla David

Théâtre de la Ville, 2 place du Château,
75006 Paris. Du 9 au 17 septembre 2015,
à 20h30, relâche dimanche, dans le cadre
du Festival d'Automne. Tél. 01 42 74 22 77.

Rejoignez-nous sur Facebook



Phy. ANNILLE HÉLOT
shelo@telcoo.fr



UN AUTOMNE AU QUÉBEC DE LEPAGE

LE GRAND ARTISTE OUVRE LA SAISON DU FESTIVAL D'AUTOMNE AVEC SON EXTRAORDINAIRE SPECTACLE «887», CONSACRÉ À SON ENFANCE ET SA JEUNESSE À MONTRÉAL. IL EST SEUL EN SCÈNE, CONTEUR INOUI

De tous les artistes contemporains qui depuis trente ans et plus, étonnent et fascinent le public, parvient à travers le monde, le Québécois Robert Lepage est à la fois le plus personnel et le plus universel.

Avec *887*, qu'il a créé au printemps dernier à Nantes, au Grand T qui coproduit ce spectacle bouleversant et qu'Emmanuel Demarcy-Mota a choisi pour ouvrir le 41^e Festival d'Automne et la saison nouvelle du Théâtre de la Ville « deux institutions phares qu'il dirige », Robert Lepage nous propose une plongée hypnotique dans les années 1960, du côté de la Belle Province. Il l'a conçu, écrit, imaginé la scénographie et les lumières, et il le joue, seul en scène. On retrouve dans son spectacle qui emprunte son titre au numéro de l'immeuble que le jeune Robert habitait, enfant, avec sa famille, à Montréal, toute la finesse de son art singulier.

Avec son spectacle *887*, Robert Lepage nous propose une plongée hypnotique dans les années 1960.

Pas d'autre décor qu'une grande maquette de ce « bloc ». C'est une boîte magique dans laquelle on aperçoit les habitants à travers les fenêtres illuminées, tandis que Robert Lepage se souvient et nous les présente. Parfois, tel le coffre de Pandore, elle s'ouvre pour déployer le décor miniature de scènes « historiques » qui jalonnent la vie de l'artiste. C'est apparemment simple comme bonjour et d'une sophistication, d'une délicatesse magistrales. On est sans arrêt, surpris, ému. Devant la grande caisse à jouer, surgit un petit taxi - celui du père de Robert Lepage, homme courageux et simple.

Racontant sa vie, le magicien québécois Lepage, raconte aussi les années 1950 à 1970 au Québec. Sans discours rigide, on comprend les emprises alors terribles de la religion, la tristesse rigide de la société. C'est à la fois très puissant et d'une poésie continue. La anecdote de l'homme qui se livre se mûrit de pudeur et parfois de mystère.

INTELLIGENCE ET SIBILITÉ. Robert Lepage est à nos yeux le plus grand des artistes de la scène humaine de troupe, qui écrit pour le groupe et dirige des spectacles-ilevres ramifiés en réseaux inextricables, homme d'images incomparable, au théâtre comme au cinéma, inventeur de formes, dompteur de rêves, il excelle à révéler les vérités du monde, comme un écrivain. Il peut partir d'un tout petit fait - du linge qui tourne dans une machine - et nous entraîner du côté de la face cachée de la Lune. Il a dansé au côté de Sylvie Guillem pour *Homage*, il va, cette saison, travailler avec les comédiens du Théâtre du Soleil. Il est exceptionnel et d'une profondeur qui n'interdit jamais l'esprit et le souci des autres.

Comédien, il est d'une ultrasensibilité, mais se méfie des excès d'émotion. Il a une voix prenante, une personnalité tendre, une science de la phrase, des silences, des enchaînements.

Tout en lui est intelligence et subtilité. Mélancolie, également. Dans *887*, il y a le regret des vertes paradis, aussi cruels aient-ils pu être, parfois, l'angoisse du temps qui a fui et qui fut. Il y a une grâce qui s'insère selon les épisodes de ce roman de formation que nous offre Robert Lepage. Et, aussi personnel et unique que soit ce chemin, on s'y projette, on l'accompagne. Dans l'empathie et la reconnaissance. ■

THÉÂTRE DE LA VILLE
2, place du Châtelet
75001 PARIS
TÉL. 01 47 37 22 22
HORAIRES : 20 h 30
JUSQU'AU 17 septembre
DURÉE : 2 h 30 sans entracte

Les bonnes **résolutions** de la rentrée **Brûler** les planches

THÉÂTRE

**Lepage, Castellucci,
Jolly, Pommerat,
Ostermeier, Bondy :**
quel programme !

Robert Lepage va frapper les trois coups du Festival d'**Automne** au Théâtre de la Ville, le 9 septembre. On est ravi de retrouver le créateur québécois à Paris avec ce « 887 », monologue mariant les souvenirs personnels et la grande Histoire (la lutte pour l'indépendance du Québec), dans un décor débordant d'astuces et de poésie. Une belle entrée en matière pour cette édition qui fera la part belle, pour la deuxième année consécutive, au spectaculaire metteur en scène italien Romeo Castellucci.

Autre rendez-vous attendu : « Richard III », le retour – ou plutôt « Henry VI », la suite... Après avoir monté en dix-huit heures chrono la grande fresque de Shakespeare, le jeune Thomas Jolly s'attaque à la pièce flamboyante du grand Will. Première étape au Théâtre national de Bretagne, à Rennes (du 2 au 14 octobre), avant l'Odéon, à Paris, début janvier.

L'Odéon, justement, fait feu de tout bois : « Vu du pont » d'Arthur Miller par Ivo Van Hove ; deux Castellucci ; le dernier opus d'Angélica Liddell : le(s) « Phèdre » de Warlikowski ; « La Mouette » revisitée par Thomas Ostermeier... Sans oublier la nouvelle production de Luc Bondy, « Othello », avec Philippe Torreton, Micha Lescot et Marina Hands.

Tiago Rodrigues à la Bastille

Joël Pommerat et son théâtre d'ombres et de lumières sont de retour pour un spectacle dédié à la Révolution française : « Ça ira (I) Fin de Louis » (du 4 au 29 novembre, Naterre-Amandiers). On piaffe ! On guette

de même avec impatience « L'Occupation Bastille » du Portugais Tiago Rodrigues – star d'Avignon 2015 – au Théâtre de la Bastille (du 10 avril au 12 juin).

Deux cinéastes (re)partent à l'assaut des planches : Christophe Honoré (qui fit des miracles en 2012 avec « Nouveau Roman ») monte la « Fin de l'Histoire » de Gombrowicz à la Colline début novembre. Arnaud Desplechin met en scène « Père » de Strindberg à la Comédie-Française dès le 19 septembre.

Pour finir, rendez-vous avec trois valeurs sûres de nos scènes : Stéphane Braunschweig propose une création à la Colline (« Les Géants de la Montagne » de Pirandello, dès le 2 septembre) et une autre au Français (« Britannicus » de Racine, en mai). Le patron de la Maison de Molière, Eric Ruf, met en scène « Roméo et Juliette » en décembre, et Alain Françon « La Mer », d'Edward Bond, en mars. — **Ph. C.**



« 887 », le monologue créé par Robert Lepage, ouvrira le Festival d'Automne au Théâtre de la Ville. Photo DR


Télérama – semaine du 5 au 11 septembre 2015



Télérama Sortir – semaine du 9 septembre 2015

887

De Robert Lepage, mise en scène de l'auteur. Durée: 2h. A partir du 9 sept., 20h30 (du lun. au sam.), Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet. 4^e, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (26-35€).

 Le grand créateur de sagas scéniques québécoises aime aussi les monologues où il évoque ses obsessions, ses tentations, son passé. Mais avec le goût de se relier au monde, à l'art. Ici à l'histoire du Québec, où il a grandi au fort des années 60, tourmentées par les revendications autonomistes. Elles ont construit ce fils de la classe moyenne francophone, pauvre et pleine d'enfants; le taiseux père de Lepage était chauffeur de taxi. Sa voiture miniature ponctue 887, numéro de l'immeuble où vécut la famille. On en voit la façade miniature, les fenêtres de chaque étage éclairées par de minividéos; puis la façade, telle une boîte à malices, se transforme en appartement ou en salle de spectacle, où Lepage, devenu acteur, dit un long poème politique. Le conteur est aussi magicien... Dans 887, les époques se mêlent, et la petite, et la grande histoire: à l'acteur, cet athlète de la mémoire, revient de décrypter mieux qu'un autre le temps. Mais Lepage,

malgré ses allures de showman, y ajoute constamment tendresse et mélancolie. Le voyage est bouleversant. – F.P.

Télérama Sortir – semaine 9 au 16 septembre
Re-cité dans la semaine du 16 au 22 septembre

887

De Robert Lepage, mise en scène de l'auteur. Durées: 2h. À partir du 9 sept., 20h30 (du lun. au sam.), Théâtre de la Villa, 2, place du Châtelet, 4^e, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (26-35 €).

Le grand créateur de sagas scéniques québécoises aime aussi les monologues où il évoque ses obsessions, ses tentations, son passé. Mais avec le goût de se relier au monde, à l'art. Ici à l'histoire du Québec, où il a grandi au fort des années 60, tourmentées par les revendications autonomistes. Elles ont construit ce fils de la classe moyenne francophone, pauvre et pleine d'enfants; le taiseux père de Lepage était chauffeur de taxi. Sa voiture miniature ponctue 887, numéro de l'immeuble où vécut la famille. On en voit la façade miniature, les fenêtres de chaque étage éclairées par de minividéos; puis la façade, telle une boîte à malices, se transforme en appartement ou en salle de spectacle, où Lepage, devenu acteur, dit un long poème politique. Le conteur est aussi magicien... Dans 887, les époques se mêlent, et la petite, et la grande histoire: à l'acteur, cet athlète de la mémoire, revient de décrypter mieux qu'un autre le temps. Mais Lepage,

malgré ses aibures de showman, y ajoute constamment tendresse et mélancolie. Le voyage est bouleversant. – R.P.

Les Echos week-end – 9 septembre 2015

L'armoire aux souvenirs de l'enchanteur Lepage



Le Festival d'automne 2015 est lancé en fanfare – et en solo – par Robert Lepage au Théâtre de la Ville à Paris le 9 septembre au soir. « 887 », son « one man show », est un éblouissant retour sur le Québec explosif des années 1960... et sur lui-même. Ici, la critique du spectacle découvert en avant-première à Nantes en février.

Le théâtre est simple comme bonsoir avec Robert Lepage. A peine a-t-il demandé aux spectateurs d'éteindre leur portable qu'il disserte déjà sur les aléas de la mémoire - sur le fait qu'il n'a jamais retenu son numéro de mobile, alors qu'il se souvient encore de celui du téléphone fixe de son enfance. Ce dernier apparaît sur un écran, puis le chiffre « 887 » : le numéro de l'immeuble de la rue où il habitait à Québec dans les premières années de sa vie... le spectacle a commencé sans crier gare.

C'est simple et en même temps très sophistiqué, le théâtre de Robert Lepage. Car deux heures durant, le comédien-auteur-metteur en scène va convoquer tout son savoir-faire de bricoleur de génie pour explorer sa mémoire et celle du Québec à vif des années 1960. Seul sur la grande scène, il puise ses vestiges dans un genre d'armoire magique ou de maison de poupées géante - tour à tour immeuble, appartement, chambre, terrasse surplombant Québec, restau-bar de nuit, bibliothèque et cuisine high-tech.

Le magicien-acteur-conférencier fait coulisser portes et fenêtres, bouger des figurines, les filme et se filme en gros plan, traquant ses souvenirs comme un chat gourmand. Sur grand écran, il projette des vues de Québec, une animation hilarante du cerveau, des images d'actualité... Croisant son histoire intime avec celle de son pays, il passe de la prose style impro aux alexandrins contemporains.

Vive le Québec libre !

Lepage se fait marionnettiste pour évoquer la fameuse « sortie » de De Gaulle « Vive le Québec libre ! » : le général de plomb, filmé par une mini-caméra jailli de la pochette de son veston. Tout coule de source dans cette autofiction aux accents universels, y compris un retour aux origines du théâtre - résumé en un poétique jeu d'ombres derrière un simple drap.

Au début du spectacle, le Québécois raconte que « 887 » est né de sa difficulté à mémoriser un poème qu'il devait réciter lors d'une grande manifestation culturelle. « Speak White », ce beau manifeste de Michèle Lalonde qui résume toute l'âme blessée du Québec, le comédien va finalement l'interpréter de la plus belle des façons à la fin du spectacle - avec la sincérité du militant et l'éloquence de l'artiste.

Découvrir ce joyau en avant-première mondiale - dans le cadre de la belle saison québécoise orchestrée par Nantes et sa région - est un bonheur. Cela faisait longtemps qu'un billet de théâtre ne nous avait pas fait voyager aussi bien, aussi loin.

« 887 » de Robert Lepage. Paris, Théâtre de la Ville, jusqu'au 17 septembre (01.42.74.22.77) dans le cadre du FESTIVAL D'AUTOMNE (01 53 45 17 17)

Philippe Chevilly

AFP – 9 septembre 2015

09/09/2015 08:15:00

Une enfance dans le Québec en lutte : le magicien du théâtre Robert Lepage se souvient (ENTRETIEN)

Par Marie-Pierre FÉREY

PARIS, 9 sept 2015 (AFP) - Le Québécois Robert Lepage plonge dans son enfance baignée par les grandes luttes indépendantistes, dans une pièce intimiste, "887", qui ouvre le festival d'Automne à Paris, avant Rome et Barcelone.

"Les années 60 et 70, c'est mon enfance et le début de mon adolescence et c'est en même temps l'enfance et l'adolescence du mouvement souverainiste", raconte le Canadien de 57 ans. "Aujourd'hui on décortique ça avec des historiens mais je me souviens des enlèvements, des bombes (du Front de libération du Québec), des tensions sociales, des rapports de classe."

La devise "Je me souviens" figure sur toutes les plaques d'immatriculation de la Belle Province, mais Robert Lepage estime que "bien que le débat soit encore très vivant, les gens ne se souviennent pas d'où ça vient. Ils sont souverainistes parce qu'ils sont francophones, ils défendent leur langue, mais l'histoire, ils ne s'en souviennent pas".

"C'était une lutte de classes au départ", rappelle-t-il. "Fournier parlait français et le patron parlait anglais". A l'époque, le père de Robert Lepage est chauffeur de taxi. Père de famille nombreuse, lourdement endetté, il travaille comme un fou et "s'identifie à cette lutte des classes". "Mais en même temps, il avait appris l'anglais parce qu'il avait servi dans la marine pendant la guerre sous le drapeau britannique, donc il vivait toutes ces contradictions, ce problème identitaire".

- "Vive le Québec libre!" -

=====

Lorsque le général de Gaulle effectue sa visite historique et lance son "Vive le Québec libre!" le 24 juillet 1967, Robert Lepage a 9 ans. "Mon père nous avait emmenés au défilé, de Gaulle avait traversé tout le Québec en décapotable en saluant comme ça, avec le main. Québec-Montréal c'est deux heures et demie de voiture alors vous imaginez!"

S'il évoque les soubresauts de l'époque, "887" n'est pas un spectacle politique. "Je n'ai pas voulu prendre position, ou faire la morale à qui que ce soit mais je me rendais compte que je ne pouvais pas parler des années 60 et de mon enfance sans qu'il y ait l'écho de tout ça", raconte-t-il.

Sur scène, une maison de poupée géante représente l'immeuble du 887 rue Murray, où le petit Robert a passé son enfance, dans le quartier Montcalm de la ville de Québec. On voit les habitants s'agiter derrière les fenêtres grâce à des minividéos, le taxi miniature du papa passe devant l'immeuble. L'immeuble - le "building" dit-il - est comme un cerveau avec ses deux hémisphères, où on entrerait par effraction.

Comme toujours dans les pièces du prestidigitateur Lepage, le décor et les lumières enchantent, l'émotion affleure, toute en retenue.

A Toronto, où la pièce a été jouée en anglais en juillet, avant Paris, Rome et Barcelone, le spectacle a profondément touché le public anglophone, peu au fait des événements fondateurs du débat souverainiste.

"Je voulais que ce soit bien compris des Canadiens anglais, qui étaient un peu à l'extérieur de tout ça. Les spectateurs disent que tout ça a été occulté du discours canadien anglais, les gens sont très heureux d'avoir un témoignage plus personnel vu à travers les yeux d'un enfant ou d'un adolescent", explique-t-il.

Outre ses pièces en tournée ("887", primé au dernier festival d'Edimbourg, "Rigue" et "Comor"), deux opus de sa spectaculaire tétralogie "Jeux de Carben", "Les Aiguilles et l'Opium") Robert Lepage dirige des ateliers avec les comédiens du Théâtre du Soleil en vue d'un spectacle, à l'invitation d'Annie Mnuouchkine.

"Annie, c'est maman pour moi" s'exclame-t-il. "J'ai été très influencé par elle et par son théâtre". Mais chut! Le projet, encore secret, n'est pas encore programmé.

rsf/mj/bd

« Un acteur, c'est un sportif de la mémoire »

A Paris, l'acteur et auteur québécois Robert Lepage présente et interprète « 887 », qui touche à son enfance

ENTRETIEN

AARIUS (DANEMARK)
envoyé spécial

Nom de code: 887 (prononcer 8-8-7) pour un souvenir d'enfance, celui de l'auteur-acteur-metteur en scène québécois Robert Lepage, qui revient à Paris, où il fait l'ouverture du Festival d'automne, avec un de ses solos où il excelle. Toujours aussi virtuose, aussi magicien, Lepage s'interroge sur la mémoire et l'identité en plongeant dans son enfance, où exploient les bombes du FLQ (Front de libération du Québec) et où la Belle Province s'émancipe sur le plan culturel. Rencontre à Aarhus, au Danemark, où, à la fin août, Robert Lepage jouait *887* en anglais et en québécois, avant de le jouer en français québécois à Paris.

Depuis une dizaine d'années, votre travail s'est déployé dans une dimension spectaculaire et pluridisciplinaire : vous avez lancé le quadrilogue *Playing Cards* et mis en scène des spectacles d'opéra, de cirque, de danse, des concerts... Là, vous revenez à un spectacle de théâtre beaucoup plus intime, dans lequel vous jouez. Pourquoi ?

Ces dernières années, je me suis vu offrir de beaux projets, par de grandes maisons d'opéra, par le Cirque du Soleil, par Sylvia Guillemet, par Peter Gabriel. Je me suis laissé embarquer, avec plaisir, mais ce n'est pas ce qui me ressemble le plus. Je n'ai pas l'ambition de faire des spectacles à grand déploiement : mon travail a toujours été beaucoup plus intime. Quand on m'a proposé de faire le *Ring*, de Wagner, ou de travailler à Las Vegas, j'ai été étonné, mais j'ai essayé de prendre cela comme un défi, comme un troisième conservatoire.

Que vous ont apporté ces expériences ?

Elles m'ont fait réfléchir sur le contact avec le public. On ne pense pas apprendre grand-chose, quand on va à Las Vegas, et pourtant, j'y ai beaucoup appris quand j'ai mis en scène *887* pour le Cirque du Soleil. Là-bas, vous

jouez devant un public qui n'a rien à voir avec le public habituel du théâtre. Là, vous comprenez un peu mieux ce qui dépasse les frontières, les cultures, la langue, la convention.

Le travail à l'opéra, c'est la même chose dans un autre milieu : vous travaillez avec des gens qui ont des talents extraordinaires - des chanteurs qui ont des voix plus grandes que nature, comme les acrobates vont au-delà des capacités du corps humain - donc on a la même idée de dépassement, de personnes qui sont presque des demi-dieux. Les chanteurs ne peuvent pas chanter des banalités, ils

ne peuvent se faire les interprètes que de choses vicieuses... Cela me réconcilie avec le théâtre, qui a tendance à se cinématographier de plus en plus, tandis que le cirque et l'opéra nous ramènent à la théâtralité, à la dimension démesurée de la vie.

Cela vous a-t-il aussi donné les moyens d'explorer certains territoires formels ? On pense notamment à *Rosignol* et autres fables, de Stravinsky, où vous avez mis en scène des chorégraphes aquatiques inspirés de cet art victorien sacré... C'est certain. Pour *Rosignol*,

par exemple, je m'intéressais à la culture victorienne depuis longtemps, mais ce spectacle était une excellente occasion d'explorer le lien entre la marionnette et la présence du chanteur. À l'opéra, le chanteur est toujours complétement physiquement ou mathématiquement le maître en scène assis de la faire bouger comme un acteur, ce qui est une erreur. Le physique d'un chanteur d'opéra est là pour supporter la voix. Travailler avec une marionnette permet de décomplexer les chanteurs, d'envoyer le physique dans la figurine. Après, quand vous revenez au théâtre, vous comprenez bien des choses. Ce que le corps raconte, ce que le texte veut dire, ce qui est redondant... Finalement, toutes ces explorations, c'est toujours pour chercher comment mieux raconter une histoire. Car le théâtre reste mon territoire : c'est là que j'aime, que je m'épanche.

Que se joue-t-il pour vous dans ce 887 ? Ce spectacle semble encore plus personnel que vos solos précédents, et raconte votre propre enfance...

Oui, c'est un spectacle qui m'interpelle un peu plus, mais cela demeure de l'autobiographie. Tout est vrai, mais ce n'est pas vrai... C'est la vérité, mais réorganisée pour en faire du théâtre, de la poésie. Mon enfance et mon adolescence, qui se sont déroulées au tourné *887* de l'événement Murray à Québec, correspondent à l'enfance et à l'adolescence du mouvement identitaire québécois. Je voulais mener de front le récit d'une histoire personnelle et celui d'une société qui prend conscience de son identité.

Cette histoire du Front de libération du Québec nous est en ce moment - également avec *Rosignol*, le film de Mathieu Davel, comment l'empêchez-vous ?

Je ne peux l'expliquer que pour moi. Le point de départ du spectacle, c'est la question de la mémoire. Pourquoi je ne me souviens pas du nom d'un de mes collaborateurs, alors que je peux chanter par cœur le générique d'ouverture d'une émission de télévision de 1964 ? Un acteur, c'est un sportif de la mé-

moire. Or, la devise du Québec, inscrite sur toutes les plaques d'immatriculation, c'est « Je t're souviens », mais plus pensivement dans notre Belle Province ne se souvient d'où elle vient... en l'occurrence, d'un poème écrit au tourné du XIX^e et du XX^e siècle pour décrire la nation canadienne française, et qui dit : « Je me souviens que né sous le bon, j'ai grandi sous le rose ». Dans les années 1960, cette devise a pris un sens beaucoup plus séparatiste.

On ignoreait que cette histoire du souverainisme québécois était aussi importante pour vous...

Il y a un énorme blanc de mémoire collectif sur cette histoire. Or j'ai été pris, dans mon enfance, directement dedans, puisque mon père, qui avait combattu pendant la guerre dans l'armée royale britannique, était pour les Anglais, et ma mère pour les Français. Mais c'est surtout que j'en a complètement occulté la dimension politique de cette histoire : le mouvement séparatiste, au départ, c'est une lutte des classes, qui dit qu'il ne faut pas utiliser une langue pour en opprimer une autre. C'est ce qu'exprime le poème *Speak White*, de Michèle Lalonde, qui sert de fil rouge au spectacle. L'identité du Québec est intimement liée à sa langue.

Justement, ces années-là correspondent à celles où vous découvrez le théâtre. Cela s'est-il passé pour vous, que vous d'un milieu modeste, où l'on n'allait pas au théâtre, comme vous le racontez dans *887* ? Un jour, vous vous êtes mis à lire du théâtre d'ombres dans votre chambre avec votre sœur ?

Oui. La culture au Québec est principalement télévisuelle. Les programmes destinés à la jeunesse étaient très créatifs, très ludiques. Avec ma sœur, on a un jour des jeux d'ombres, et on a eu envie de faire pareil. J'ai aussi beaucoup joué de mini-instrumentation, recrée des villes entières, tandis que mes amis s'intéressaient de plus en plus au sport. J'étais un enfant solitaire, j'inventais des univers avec des règles très

précises. Et, à 17 ans, j'ai décidé de rentrer au Conservatoire à Québec.

Ces deux dimensions de la liste pour la reconnaissance de l'identité et du théâtre se sont donc liées, à la fois pour vous et pour le Québec ?

Oui, forcément. Dans les années qui ont précédé mon entrée au Conservatoire s'est imposé un théâtre de rue, politique, où la langue québécoise était très importante. L'homme-cité de ces belles années a été Michel Tremblay, qui a commencé à écrire en joual - le français populaire canadien - et a été suivi par beaucoup d'autres. Adoléscent, j'ai donc assisté à cette révolution par la langue.

Votre théâtre, visuel, transdisciplinaire, ludique et technologique, se démarque fortement de ce premier théâtre québécois...

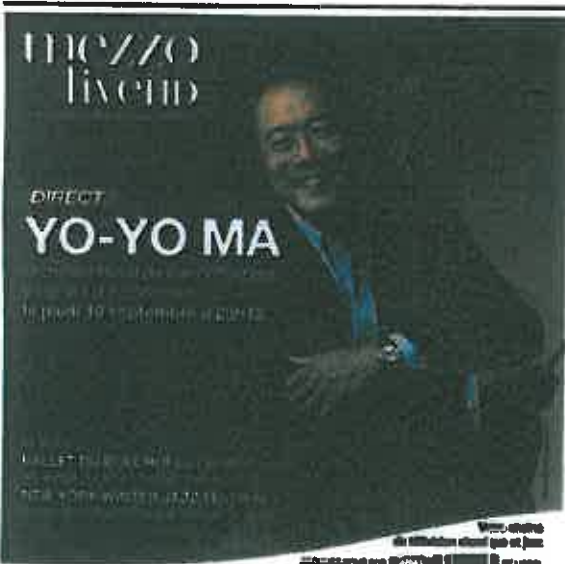
Après le premier référendum sur l'indépendance, en 1980, il y a eu une sorte de déshérence au Québec. Le théâtre est devenu plus visuel, plus performant, moins basé sur le texte, plus polyglotte. Et cela a permis aux compagnies québécoises d'explorer, d'autant plus que nous nous sommes intéressés très vite aux nouveaux médias, aux nouvelles technologies.

Dans ce nouveau spectacle, l'enfance est très présente, mais dans la forme : vous vous mettez en scène en créateur jouant comme un enfant avec ses marionnettes, ses figurines...

C'est un peu comme un terrain de jeu, oui. J'essaie toujours de trouver l'équilibre entre l'histoire avec un petit h et l'histoire avec un grand H, comment l'une renvoie à l'autre, comment être acteur et spectateur dans le grand théâtre par la petite porte. La seule chance pour le théâtre aujourd'hui de survivre, c'est de créer à chaque fois un événement. ■

PROFESSEUR DE RECHERCHE
MATHIEU DAVEL

887, de et par Robert Lepage. Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, Paris 4^e. Festival d'automne, du 9 au 17 septembre, à 20 h 30. TheatredelaVille-paris.com.



Toute la culture – 10 septembre 2015

[Festival d'Automne] Robert Lepage, des yeux d'enfant, une mémoire de géant dans 887



Brilliant créateur, l'artiste québécois Robert Lepage raconte son enfance et l'histoire du pays qui l'a vu grandir dans un sensible et touchant monologue intitulé 887, sans doute son spectacle le plus personnel, donné en ouverture du Festival d'Automne à Paris.

Le très inventif Robert Lepage n'a de cesse de déployer une virtuosité scénique spectaculaire, toujours plus sophistiquée et néanmoins ludique, sur les plus grandes scènes théâtrales et lyriques du monde avec comme point d'acmé pas moins de deux tétralogies : un *Ring* de Wagner monumental au Metropolitan Opera de New York et les quatre volets de *Joux de cartes* co-produit par le réseau 360°. Pour sa dernière création, il revient à la forme beaucoup plus simple et intimiste du seul en scène dans la lignée de *La Face cachée de la lune* ou du *Projet Andersen*, et y livre beaucoup de lui. Son titre 887 renvoie au numéro de l'avenue Murray dans le quartier Montcalm à Québec, l'adresse du modeste foyer où il vivait avec ses parents, ses frères et sœurs et sa grand-mère atteinte de la maladie d'Alzheimer. C'est d'ailleurs devant la façade de l'immeuble qu'il tient sa conférence, une imposante et magnifique maison de poupées sur tournette dont chaque fenêtre soudainement éclairée et animée par la vidéo est un petit plateau de théâtre en soi et une inspirante boîte à souvenirs.

Robert Lepage retrace les enjeux individuels et collectifs des années 1960, une décennie absolument décisive pour lui, et interroge les thèmes de la mémoire, forcément sélective, des origines, de la construction d'une identité, la sienne mais aussi celle de sa patrie en proie aux luttes indépendantistes menées par le FLO (le Front de libération du Québec), un événement dont il craint l'ignorance et l'oubli des nouvelles générations. Honorifiquement invité à

participer à un gala culturel, le comédien doit dire le manifeste poétique *Speak White* écrit par Michèle Lalonde en 1968 qui fait écho aux bouleversements de l'époque. S'il peine à apprendre ce texte-témoignage ardu mais essentiel, il le fera finalement entendre de la plus belle des façons, viscéralement concerné et engagé.

Dans certaines des plus belles scènes du spectacle, Robert Lepage raconte le gamin qu'il était, celui qui, posté le soir sur le balcon de son appartement, patient et rêveur, les yeux rivés sur un ciel sans étoile et à l'écoute d'un délicat *Nocturne* de Chopin que jouait au piano sa voisine de palier, attendait le retour bien tardif de son père, chauffeur de taxi, trop souvent absent ; celui qui découvrait le théâtre dans ce même cocon familial à travers les jeux chahuteurs auxquels il s'adonnait avec sa sœur dans la chambre à coucher. Au fait de sa carrière et à bientôt 60 ans, Robert Lepage ne semble pas avoir quitté le regard ébloui et l'âme à la fois légère et mélancolique de cet enfant-là. Le petit monde qu'il a créé autour de lui est un pur enchantement.

A 20h30. Durée : 2h. Photo © Eric Labbé.

L'Officiel des spectacles – 16 au 22 septembre 2015

● 44^e édition du **Festival d'Automne à Paris** : un événement ouvert sur le monde et une programmation des plus riches avec de la musique, du théâtre, du cinéma, de la danse, des arts plastiques et des performances. Avec au programme cette semaine : au **Théâtre de la Ville** (4^e) **Jsq 17 sept.** du lun au sam à 20h30 : **887** de, mise en scène et avec Robert Lepage (théâtre), le **20 sept.** à 15h : **Mansudaetak-gut** rituel chamanique par Kim Kurn-hwa ; au **Centre Pompidou** (4^e) **du 16 au 20 sept.** du mer au sam à 20h30, dim à 17h : **Ottob** de Bouhra Ouizguen (danse) ; au **Centre Dramatique National** (Nanterre-Arnandiers) **du 17 au 20 sept.** du jeu au sam à 20h30, dim à 15h30 : **Gala (2015)** chorégraphie Jérôme Bel (danse) ; à **La Colline - Théâtre national** (20^e) **du 18 au 27 sept.** du mer au sam à 20h, dim à 16h, mar à 19h : **Nous partons pour ne plus vous donner de soucis** de Dana DeFronzo, Antonio Tagliarini (théâtre, en italien surtitré en français) ; au **Théâtre des Bouffes du Nord** (10^e) le **21 sept.** à 20h : **Sugungga. Le Dit du palais sous les mers** par Ahn Sook-sun, Nam Sang-il (panson). Pl. de 8 à 55€. Renseignements et résa : 01 53 45 17 17.

● **FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS** Jsq 31 dec., quarante lieux parisiens accueillent la 44^e édition de ce festival qui réunit musique, théâtre, danse, arts plastiques et performances. **Lun 21 sept.** à 20h au **Théâtre des Bouffes du Nord** (37bis bd de la Chapelle, 10^e M^o La Chapelle) - Panson - avec Ahn Sook-Sun, Nam Sang-il et Cho Yong-Su Ent. de 10 à 25€ À SUIVRE

THÉÂTRE DE LA VILLE, [TM] 2 pl. du Châtelet (4^e) M^o Châtelet (1000 pl.) 01 42 74 22 77 lun 11h - 19h, mar au sam 11h - 20h Pl. de 19 à 35€, TR de 14 à 26€

Mer, jeu 20h30 Dernière le 17 sept. (Festival d'automne à Paris)

Conception, mise en scène et avec Robert Lepage

887

L'artiste interroge la persistance des souvenirs. Persistance de fragments tuiles, cubit de l'essentiel, comment la mémoire fonctionne-t-elle ?

O magazine -- 10 septembre 2015

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS - SEPTEMBRE



44^e édition



Musique, théâtre, cinéma, danse, arts plastiques, performances : tous ces arts sont présents au Festival d'Automne. Son ample ouverture aux artistes du monde a fondé sa singularité. Quarante lieux de Paris et de sa région sont associés à cette nouvelle édition, qui développe de nouvelles collaborations avec plus de cinquante propositions venues du monde entier.

O magazine a réuni pour vous les manifestations du mois de septembre :

Ex Machina / Robert Lepage

BB7

9 au 17 septembre - Théâtre de la Ville

« De quoi se souvient-on au juste ? (...) Qu'est-ce qu'une identité culturelle ? » Robert Lepage explore les mécanismes de la mémoire et renoue avec le « seul en scène ». Convoquant ses souvenirs personnels, BB7 n'est pas pour autant un conte autobiographique. Le récit, toujours, se mêle de considérations historiques. Années 1960. Québec. Montréal. BB7 rue Murray. Dans cet immeuble, miroir d'une société à l'aube de bouleversements majeurs, le jeune Robert découvre le théâtre au détour des jeux inventés avec sa sœur. En sourdine, les premières bombes du Front de libération du Québec explosent.

Jérôme Bel

Gala (2015)

17 au 20 septembre - Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Après *Disabled Theater* et *Cour d'honneur*, la nouvelle création de Jérôme Bel reprend la même question : comment faire entrer, dans le champ de la représentation, des individus et des corps qui en sont le plus souvent exclus ? Pour ce faire, Jérôme Bel est parti du plus « commun » de l'expérience théâtrale : le gala. Mélangant professionnels et amateurs, il le détourne afin de parcourir des styles, des fragments d'histoire, et dresser l'inventaire d'une danse « sans qualités », révélant autant de rapports singuliers au mouvement et à la voix.

Bouchra Ouizguen

OTTOF

16 au 20 septembre - Centre Pompidou

Pour la chorégraphe Bouchra Ouizguen, « tout tient aux interprètes. (...) Elles sont dotées d'un formidable potentiel d'impertinence sur scène, de liberté ». Dans OTTOF, sa dernière création, « son geste, précis, est somptueux : construire une forme plastique radicale, aride, et y lâcher la puissance de feu de ces corps féminins populaires, âgés, sexués, désirants, bruyamment subversifs. » Ève Beauvallet in *Libération*

Eun-Me Ahn

Dancing Teen Teen

23 au 25 septembre - Théâtre de la Ville

Dancing Grandmothers

27 au 29 septembre - Théâtre de la Ville

8 octobre - Espace Michel-Simon / Noisy-le-Grand

10 octobre - Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale

Les trois pièces d'Eun-Me Ahn donnent la parole à plusieurs générations de Coréens et dressent le portrait des mutations traversées par cette société sous la forme d'une trilogie dansée. Autrement dit, à travers l'histoire des corps.

Collectif In Vitro - Julie Deliquant

Catherine et Christian (fin de partie)

24 septembre au 16 octobre - Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis

Le spectacle *Catherine et Christian (fin de partie)* est la fin d'un voyage à travers les décennies. C'est l'épilogue de la fresque chorale *Des années 70 à nos jours (La Noces ; Derniers remords avant l'oubli ; Nous sommes seuls maintenant)*, saga familiale en trois volets, signée par le Collectif In Vitro.

Jonathan Châtel

Andreas (d'après la première partie du Chemin de Damas d'August Strindberg)

25 septembre au 15 octobre - La Commune CDN d'Aubervilliers

« Le *Chemin de Damas* de Strindberg interroge cette utopie : en détruisant tout, en tombant, on peut se réinventer. (...) C'est aussi un voyage intérieur et la collision d'un homme avec ses spectres. Pour changer, que faire de ces fantômes qui nous entravent ? Les conjurer ou les accueillir, se laisser hanter ? »

Daria Deflorian / Antonio Tagliarini

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni

18 au 27 septembre - La Colline - théâtre national

Avec *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)*, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini composent deux séries de variations graves et enjouées sur des vies minuscules broyées par des systèmes socio politiques hostiles.

Pour plus d'informations : <http://www.festival-automne.com/>

Hier au théâtre – 10 septembre 2015

Robert Lepage se souvient



Débarquant sans prévenir sur le plateau du Théâtre de la Ville, Robert Lepage nous somme gentiment d'éteindre nos téléphones portables et indique même les sorties de secours. Se serait-on trompés de salle ? Crisse, non ! Le grand manitou de la scène québécoise introduit avec une drôlerie conviviale son nouveau solo. Baptisé énigmatiquement 887, ce spectacle-confessions établit une cartographie autant mentale que purement géographique du Québec des années 1960.

Deux heures durant, Lepage revient sur son enfance heureuse dans un quartier populaire de la Belle Province. Cette plongée intime dans des souvenirs précieux s'interroge sur les sélections de la mémoire, sur l'entrecroisement entre la grande Histoire perturbée par la montée des nationalismes et le désir d'indépendance revendiqué par le FLQ (le Front de Libération du Québec), la venue en fanfare de de Gaulle et les échos personnels du petit Robert, déchiré par sa double culture et des conditions de vie précaires.

L'idée de revenir sur sa jeunesse est apparue comme une épiphanie pour Lepage lors d'une cérémonie culturelle rendant hommage à la poésie québécoise contemporaine. Invité à déclamer « Speak White » de Michèle Lalonde, le troubadour peine à apprendre par cœur ce court texte retraçant les combats douloureux d'un Québec en proie à de profondes crises identitaires.

Miniatures en boîte

Loin de se cantonner à une bête introspection narcissique, Lepage se met en scène au sens propre avec l'effusion magique d'un Prospero, maître de l'illusion. Débordant d'imagination, le magicien dévoile ses tours épatants grâce à une boîte aux merveilles délicieusement régressive.

Ce grand enfant déambule dans sa maison de poupée grandeur nature comme un poisson dans l'eau. Se jouant des focalisations, Lepage se transforme à l'envi en démiurge se filmant en gros plan ou en fourmi évoluant au milieu de figurines de plomb. Conférencier pédagogue sans jamais être pédant, il illustre aussi l'Histoire de son pays avec vidéos à l'appui, reconstitutions militaires.

La fluidité impressionnante de la scénographie propulse aussi bien dans des appartements que dans un immeuble, une cuisine dernier cri ou une bibliothèque encombrée. Lepage maîtrise sur le bout des doigts le propre récit de son enfance et se livre avec une belle générosité, sans se prendre au sérieux.

Quoi de mieux pour clôturer ce numéro de prestidigitation que la performance pure et dure de « Speak White » ? Une interprétation au cordeau, engagée et noble. Du pur théâtre.

Mêlant jeu d'ombres primitif et stylisé revenant sur sa découverte précoce du théâtre, adresse amusée au public et témoignage sans fard de la révolution québécoise, 887 ouvre le Festival d'Automne 2015 par un feu d'artifice bleuté au verbe haut.

887 de **Robert Lepage**. M.E.S de l'auteur. Théâtre de la Ville. 01 42 74 22 77. 1h55.

© Érick Labbé

887, Robert Lepage l'enchanteur

10 septembre 2015 / dans À la une, Paris, Théâtre / par Stéphane CAPRON



Robert Lepage photo Erick Labbe

Dix ans après « La Trilogie des dragons » et « Le projet Andersen », le Festival d'Automne accueille de nouveau Robert Lepage dans un seul en scène époustouffant, où la technologie est mise au service d'instantanés poétiques d'une rare intensité.

Robert Lepage arrive sur scène ennuyé. Comédien aguerri, il ne parvient pas à apprendre le poème « Speak White » de Michèle Lalonde bien qu'il doive le réciter à la 40e Nuit de la Poésie. Il se questionne alors sur ses facultés à mémoriser : est-ce parce qu'il a dépassé le cinquantaine ? **A la manière des orateurs grecs, Lepage tente de se bâtir un palais de la mémoire, à savoir une projection mentale d'une architecture dans laquelle chaque pièce serait habitée par un morceau du poème. Son palais mental serait le 887 avenue Murray, immeuble de son enfance.**

Pendant plus de deux heures, Robert Lepage est seul en scène face à sa mémoire. Si 887 est d'abord un simple souvenir, l'homme de théâtre transcende les moments distillés, afin de questionner la mémoire du Québec tout entier. **Le monologue devient mise en perspective entre l'Histoire d'un pays libre et l'émancipation d'un jeune homme qui s'y construit** : on y rencontre les voisins, De Gaulle, le Front de Libération du Québec, ou bien Fred, l'ami de Radio-Canada chargé d'enregistrer les nécrologies – avant que les concernés soient morts bien évidemment.

Outre son génie narratif, Lepage est fidèle à son habitude d'utiliser les nouvelles technologies. Maquettes d'immeubles dont les fenêtres sont animées, films en direct, marionnettes, archives... La scénographie est incroyable de précision et nous plonge dans un enchantement total : **Robert Lepage, ou quand entertainment se marie avec poésie, à la perfection.**

Hadrien VOLLE - www.sceneweb.fr

Le Devoir – 10 septembre 2015

Lepage illumine la rentrée parisienne

10 septembre 2015 | [Christian Rioux](#) *Correspondant à Paris* | [Théâtre](#)

Grande première mercredi soir dans la capitale. Le Tout-Paris se bousculait sous les lambris du théâtre de la Ville, place du Châtelet. Et pour cause, cela faisait une petite décennie que Robert Lepage, occupé à l'opéra, au cirque et à la danse, n'avait pas fait acte de présence au prestigieux Festival d'automne. À tout seigneur tout honneur, c'est sa nouvelle création, intitulée *887*, qui inaugurerait le festival qui lance la saison théâtrale parisienne.

Pendant quinze minutes, le public a acclamé ce tour de force, qui voit le comédien seul en scène pendant deux heures démonter pièce par pièce de grands pans de sa jeunesse et du Québec des années 1960. Ce n'est peut-être pas un hasard si le metteur en scène québécois le plus universellement connu a choisi Paris pour la première mondiale en français de sa dernière pièce (à l'exception de quelques représentations à Nantes et à Châlons-en-Champagne) et Toronto pour la première en anglais (en juillet dernier). Robert Lepage livre à la fois sa pièce la plus personnelle, mais aussi la plus critique à l'égard du Québec d'aujourd'hui.

Speak White

Jonglant avec son décor comme un artiste de cirque, Lepage met en scène les années de son enfance et de sa jeunesse au 887 de l'avenue Murray, là où il a grandi entre le parc des Braves et les plaines d'Abraham. Mais, dans cette oeuvre construite comme un cube Rubik, Lepage se livre aussi à une critique sans concessions d'un Québec qui ne sait plus d'où il vient. L'homme de théâtre écorche une société devenue amnésique où les médias accordent plus d'importance aux amuseurs publics qu'au théâtre, où l'on a complètement oublié ce que disait Michèle Lalonde dans *Speak White* et où les classes populaires ont moins accès à l'éducation. Lepage égratigne même au passage les journalistes du *Devoir* qui auraient oublié eux aussi, dit-il, que leur fondateur, Henri Bourassa, s'est fait dire « *Speak White* » au Parlement lorsqu'il s'y exprimait en français.

Le chef-d'oeuvre de Michèle Lalonde, qui tombe comme un coup de poing à la fin du spectacle, sert de fil conducteur à ce vaste collage où défilent tour à tour les bombes du FLQ, le Samedi de la matraque, Octobre 1970 et la visite du général de Gaulle. Mais comme toujours chez Lepage, l'histoire s'incarne dans des personnages simples ballottés par la vie, ses voisins de l'avenue Murray, sa grand-mère souffrant d'alzheimer et surtout son père, un ancien militaire devenu chauffeur de taxi.

Dans ce spectacle, que Lepage définit comme une « *autofiction* » où tout est vrai, mais rien ne l'est, le metteur en scène s'interroge sur un Québec dont la devise a beau être « *Je me souviens* », mais où personne ne connaît l'origine de ces mots. Un Québec où « *aujourd'hui, finalement, tout le monde est très bourgeois* », confie-t-il au journaliste Jean-Louis Perrier. En entrevue dans la presse française, Lepage a déclaré avoir voulu « *se réconcilier avec son propre passé* », ce passé auquel, dit-il, on ne peut rien changer.

La presse française a déjà déroulé le tapis rouge à cette pièce promise à un brillant succès s'il faut en croire les réactions lors de la première. Fabienne Pascaud, du magazine *Télérama*, décrit un spectacle « *bouleversant* » où « *la petite et la grande histoire se tricotent avec émotion dans ce passé-présent sans fin réinventé* ». La critique salue un comédien qui, « *malgré ses allures de showman, de conférencier à l'aise, y ajoute constamment la tendresse et on ne sait quels regrets* ».

Le Figaro, qui n'hésite pas à qualifier Lepage de « *plus grand artiste de la scène* », parle quant à lui d'« *une plongée hypnotique dans les années 1960* ». Le critique a été conquis par la « *mélancolie* » du propos. « *Aussi personnel et unique que soit ce chemin, on s'y projette, on l'accompagne. Dans l'empathie et la reconnaissance.* »

887 passera bientôt par Rome, Annecy et Barcelone avant de clôturer la saison du TNM, du 26 avril au 21 mai prochains. Malgré les multiples références à l'histoire et à la culture contemporaines du Québec, le public parisien a suivi la pièce comme si le quartier Montcalm de Québec était un quartier de Paris. S'il faut se fier aux premières impressions, Robert Lepage pourrait avoir réussi le tour de force de livrer sa pièce à la fois la plus québécoise et la plus universelle. C'est à croire qu'il n'y a pas qu'au Québec que l'on perd la mémoire...



Blog Florence de Meredieu – 11 septembre 2015

EX MACHINA. Robert LEPAGE. 887.



*EX MACHINA Robert Lepage. 887.
(Théâtre de la Ville, 2015). Photo DR.*

Théâtre de la Ville (Paris)
Du 9 au 17 septembre 2015.

« *Tout mon récit est articulé par un travail de retour en arrière vers les années 1960, celles de mon enfance. [...] Plein de choses sont réapparues en essayant de retrouver la grande histoire autant que la petite histoire. Car j'ai essayé, comme dans la plupart de mes spectacles, de croiser ces deux niveaux et de m'interroger sur ce qu'était le Québec dans les années 1960.* » (Robert Lepage, Entretien, 2015)

Retour à Paris du québécois Robert Lepage. Avec une œuvre solo éblouissante. Poétique. Féroce. Critique. On y retrouve la parfaite maîtrise scénique qui est la sienne. Images, maquettes et praticables sont présentés sur un plateau tournant central qui voit se succéder les décors et représentations d'une vie quotidienne riche en menus événements, drames et rebondissements divers.

Comme souvent chez Lepage, la vidéo est omniprésente. Elle permet ici de figurer - sous la forme d'images et de modèles réduits incrustés dans des cases - les souvenirs d'enfance évoqués tout au long du spectacle.

L'œuvre est de part en part autobiographique. Elle renvoie à la petite enfance de Robert Lepage, dans les années 1960, au cœur du quartier Montcalm de la ville de Québec. Sa mère est « femme au foyer », son père « chauffeur de taxi ». D'emblée nous sommes renvoyés aux us et coutumes d'une classe sociale donnée, insérée dans un contexte particulier.

Les fenêtres ouvertes de la maquette du petit immeuble d'habitation où réside la famille Lepage (le père, la mère, trois enfants et une grand-mère atteinte de ce que nous appelons aujourd'hui la « maladie d'Alzheimer ») nous donnent accès aux souvenirs de l'auteur et nous font rentrer dans le quotidien des familles habitant l'immeuble. Les vidéos défilent sur chaque fenêtre. Les souvenirs intimes sont directement greffés à la mémoire collective du Québec des années 1960.

Intimes, sociologiques ou politiques, les saynètes se succèdent. Drôles. Tragiques. Représentatives du Québec de l'époque, qui voit monter en puissance les revendications indépendantistes et la féroce répression qui suivit. - *Qui se souvient ?* se demande Lepage. *Et de quoi se souvient-on ?* La mémoire est fragile, perturbée, lacunaire, parfois trompeuse. Robert Lepage le sait, qui exhume l'histoire de l'actuel drapeau canadien où le "rouge anglais" a réussi à perdurer, en s'associant à une feuille d'érable trilobée symbolisant le monde anglophone, la population francophone et l'ensemble des « peuples autochtones » antérieurs à l'arrivée des européens dans le nouveau monde. - Histoire subtile des rapports de force à l'œuvre dans la société canadienne.

Des images d'archives - films et extraits de journaux - soutiennent cet effort mémoriel. Ces images parfois sont amplifiées, transformées, commentées. Comme les fameuses images du discours de De Gaulle, le 24 juillet 1967, au balcon de l'Hôtel de ville de Montréal, lançant un vibrant « *Vive le Québec libre* », que Lepage prolonge d'un « *Canada français* ». De telles pointes d'humour ponctuent et pérennisent ainsi les souvenirs de notre dramaturge.

« *Speak White !* », répétait-on aux esclaves noirs américains. - « *Speak White* », lâchent parfois les Canadiens de souche anglaise à leurs ressortissants d'origine française et tout aussi « blancs » qu'eux.



*EX MACHINA. Robert Lepage. 857.
(Théâtre de la Ville, 2015).
Photo © Erik Labbé.*

BELLE PROVINCE



Dans 887, on explore le passé à travers la description des occupants d'un immeuble. PHOTO V. TONDU/ALPHAMAG

«887», les paysages de l'oubli

Au Théâtre de la Ville, Robert Lepage mêle son histoire et celle du Québec des années 60 dans un spectacle attachant dont la magie s'épuise parfois.

Par
HUGUES LE TANNEUR

Seul sur scène, il se souvient de son tout premier numéro de téléphone, mais pas de son numéro actuel. Heureusement, un simple coup d'œil sur l'écran de son portable résout la question. La mémoire et l'oubli sont au cœur de *887*, nouveau spectacle de Robert Lepage. Le titre n'est pas un numéro de téléphone, mais l'adresse de l'immeuble où il vécut enfant : 887, avenue Murray, à Québec. Ce n'est pas la première fois que Robert Lepage construit un spectacle autour de la mémoire. La *Trilogie des dragons*, une de ses œuvres les plus connues, créée au Canada en 1985, consistait en une archéologie où il s'agissait de creuser toujours plus profond pour mettre à jour des récits originaux.

Poème. La grande différence avec *887*, outre le fait que Robert Lepage soit seul sur scène, c'est que cette fois c'est l'oubli qui est mis en avant, ou l'impossibilité de se souvenir. Cela commence par un

exemple : Lepage a été invité à dire en public *Speak White*, un poème de Michèle Lalonde où il est question de l'interdiction faite aux esclaves de s'exprimer dans une autre langue que celle de leurs maîtres blancs. Il s'efforce d'apprendre le poème, mais il lui est impossible d'en retenir ne serait-ce que les premiers vers. Qu'un comédien chevronné en train de dire son texte en toute décontenance raconte une telle histoire semble trop gros, mais Lepage est si convaincant qu'on a envie de le croire. Que le poème soit hautement symbolique de l'histoire américaine explique peut-être sa difficulté à le mémoriser. Il décide alors d'utiliser un système mnémotechnique consistant à situer dans l'espace ce qu'il n'arrive pas d'apprendre par cœur. Apparaît alors l'immeuble de son enfance, reproduit sous forme de maquette. On plonge dans le passé à travers la description des occupants du 887, avenue Murray, aperçus en miniature à travers les fenêtres. On apprend que le père de Robert Lepage a combattu dans la Royal Navy britannique. Au sein de sa famille est reproduite la contradiction du Québec, province francophone sous domination anglaise. La localisation de l'immeuble, proche des Plaines d'Abraham, où les troupes britanniques triomphèrent des Français, est là symbolique. On comprend alors où Lepage veut en venir, articulant sa propre histoire et celle de son pays. Les évocations

de son père devenu chauffeur de taxi après avoir été maître nageur sont émouvantes.

Figurine. Comme toujours, Lepage multiplie les dispositifs ingénieux, jouant sur les effets d'échelles entre théâtre d'objets et usage de la vidéo. Qu'il dialogue dans sa cuisine avec un compagnon invisible où fasse revivre de Gaulle sous la forme d'une figurine glissée dans la poche d'une veste entonnant son «vive le Québec libre!» à Montréal en 1967, Lepage n'est jamais à court de ressources. Malgré toutes ces qualités, le spectacle traîne parfois un peu la patte. Même si les niveaux de récits s'entretissent habilement entre passé et présent, il y a un problème de rythme, et la magie s'épuise. C'est d'autant plus dommage que ce spectacle très personnel nous apprend beaucoup sur Lepage lui-même, son enfance, le milieu modeste dont il est issu. Et aussi sur les années 60, la lutte des mouvements pour l'indépendance du Québec. La volonté d'en dire trop à la fois donne un aspect un peu laborieux à l'ensemble, qui reste à voir pour les qualités de narrateur et l'humour toujours raffiné de Lepage. ◀

887 de et par ROBERT LEPAGE
jusqu'au 17 septembre
au Théâtre de la Ville,
2, place du Châtelet, 75 004.
Dans le cadre du Festival d'automne

Artistikrezo.com – 13 septembre 2015

887 de Lepage : mon père ce héros



Dans un éblouissant solo qui traverse son enfance et l'histoire du Québec, le metteur en scène-acteur-réalisateur Robert Lepage, invité du Festival d'Automne, rend hommage à son père et au courage de ceux qui modestement ont construit le Québec. Théâtre, poésie et vidéo sont ici au service d'un texte au souffle bouleversant.

« Je me souviens »

C'est la devise inscrite sur les plaques d'immatriculation au Québec. Robert Lepage, tranquillement, armé d'un téléphone portable qui se transforme en mini caméra ou en mini projecteur, promène sa silhouette sombre sur le trottoir de son enfance : son immeuble au 887, une boîte illuminée par les fenêtres qui s'allument comme dans un jeu d'enfants, et qui font apparaître en miniatures leurs habitants. Puis le taxi de son père, qu'il attendait gamin le soir en écoutant des sonates de Chopin jouées par une voisine. Lepage raconte, de manière anecdotique ou en alexandrins, en faisant vivre ses personnages -son père, sa mère, ses soeurs, ses voisins- avec une tendresse baignée d'un humour décapant. Et ces images, ce passé qui remontent avec des photos projetées, grossies à partir de son faux téléphone, télescopent la grande histoire du Québec Libre proclamé par le Général de Gaulle en 1967.



« Speak White »

C'est le titre d'un formidable poème de Michèle Lalonde que Lepage avait choisi de dire lors d'une journée consacrée à la poésie. L'injonction en anglais que les esclaves noirs dans les plantations de coton se devaient de respecter afin de parler à leurs maîtres blancs, expression reprise par les Canadiens anglais envers les Canadiens français qu'ils considéraient comme subalternes. Avec une émotion et une rage non dissimulées, Lepage revient sur le poème dans un final en point d'orgue qu'il dédie à son père, autodidacte d'origine modeste, maître nageur puis taxi, qui fit vivre femme et enfants, avec une grand mère démente. Le fossé social entre Français dominés et pauvres, et Anglais dominants et riches, était dans les années 60 à son comble. Et le petit Robert n'intégrera d'ailleurs jamais l'école qu'il souhaitait faire, malgré des résultats plus que bons, en raison de la profession de son père.



Magie de la scène

Seul avec un ami dans sa cuisine aujourd'hui, dans une scénographie remarquable de simplicité, ou enfant distribuant les journaux en pleine révolte, observant De Gaulle défilant dans la même voiture que J.F. Kennedy le jour de son assassinat, le metteur en scène joue comme à son habitude avec différentes échelles d'images - projetées, virtuelles, animées- en se déplaçant lui même au milieu de ces maquettes à la précision technique prodigieuse. L'invention technique ici, qui conserve un aspect artisanal et humain, est ici totalement mise au service d'un propos sur l'homme et sur la mémoire finement écrit par l'auteur. Sur la grande scène du Théâtre de la Ville, il nous interpelle doucement, nous prend par la main pour nous expliquer ses origines et celle de son pays. Pour comprendre ce que « se souvenir » veut dire. C'est beau, c'est simple, c'est très habilement construit et bouleversant.

Hélène Kuttner

« 887 », m.e.s. Robert Lepage (Ex Machina)

*« Mais pour vous dire
L'éternité d'un jour de grève
Pour raconter
Une vie de peuple-concierge
Mais pour rentrer chez nous le soir
À l'heure où le soleil s'en vient crever au-dessus des ruelles
Mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui
Chaque jour de nos vies à l'est de vos empires
Rien ne vaut une langue à jurons
Notre parlure pas très propre
Tachée de cambouis et d'huile »,*

Speak White, Michèle Lalonde

887 ou la descente touchante dans la mémoire collective canadienne du génial Robert Lepage.

887 débute par une anecdote. À l'occasion d'un festival de poésie, le canadien **Robert Lepage** est invité à venir réciter un poème appris par cœur, le *Speak White* de **Michèle Lalonde**. Passé l'apprivoisement de ce texte engagé (il s'agit d'un poème évoquant la barrière politique opposant langues française et anglaise au Canada, l'expression « *Speak White* » provenant de l'injonction des maîtres blancs nord-américains envers les esclaves noirs pour les forcer à abandonner le créole), Robert Lepage doit se rendre à l'évidence : il n'arrive pas à mémoriser les trois pages de texte.

« Le poème a été écrit en 1968 mais a été lu et enregistré en 1970. Il a été la cristallisation du mouvement d'insatisfaction des québécois francophones. Il fait la synthèse de cette lutte de classes, de ce rapport à la langue et de ce rapport à l'identité. Peu de temps après la lecture du poème à cette fameuse nuit de la poésie, il y a eu la crise d'octobre 70, avec mort d'homme. Les forces de l'ordre à Montréal et à Québec se sont montrées féroces. On a vécu une répression qui s'apparentait – en moins grave – à celles du Chili ou d'Argentine et qui avait les couleurs du fascisme. Ce poème a été déterminant. Je m'en sers comme colonne vertébrale du spectacle », Robert Lepage à propos de 887, extrait de l'entretien réalisé avec Jean-Louis Perrier.





« Sur les plaques d'immatriculation des voitures au Québec il est écrit : "Je me souviens". Quand vous interrogez autour de vous sur l'origine de ce slogan, rares sont ceux qui peuvent répondre. Personne ne se souvient de ce que veut dire "Je me souviens". Or c'est très important. C'est tiré d'un poème écrit au tournant du siècle qui dit : "Je me souviens d'être né sous le lys – sous les Français – et de croître sous la rose", donc je me développe et m'épanouis sous le régime anglais. Voilà ce que dit "Je me souviens". C'est quand même très lourd. J'insiste là-dessus parce qu'aujourd'hui quand on débat d'une option souverainiste ou fédéraliste, donc quand on parle politique – surtout avec les nouveaux arrivants et les jeunes – comment faire si on n'a pas de mémoire vive de ça et de ce qui s'est passé dans les années 1960 ? », Robert Lepage à propos de 887, extrait de l'entretien réalisé avec Jean-Louis Perrier.

Mais au-delà de la scénographie géniale, le propos de 887 n'est pas en reste, réussissant ainsi à parfaire l'équilibre fond et forme. Évoquant tout à la fois la lutte des classes ayant eu cours au Canada dans les années 60 (Robert Lepage se voit ainsi refuser l'entrée dans une école privée à cause du travail modeste de son père), les questions identitaires soulevées par le Front de Libération du Québec (FLQ) et le problème de l'intégration des immigrants, le metteur en scène nous tend un miroir et fait ainsi résonner à sa surface d'argent, les questionnements actuels avec les problèmes d'alors.

« Le débat actuel vient en écho à celui des années 1960. Mais à l'époque, il était beaucoup plus axé sur les questions de lutte de classe, de rapports sociaux. Aujourd'hui finalement, tout le monde est très bourgeois au Québec. Les francophones comme les anglophones ont à peu près les mêmes opportunités. Il y a cinquante ans ce n'était pas le cas. C'était vraiment la lutte de classes entre une population francophone qui était pauvre et une population anglophone. Les grandes luttes du Québec dans les années 1960 ressemblaient plus à ce qui se passait en Europe, où commençait la décolonisation, avec ces pays qui essayaient de s'affranchir du joug impérialiste. Dans 887, j'essaie de ramener ça, mais vu à travers les yeux d'un enfant », Robert Lepage à propos de 887, extrait de l'entretien réalisé avec Jean-Louis Perrier.

Et lorsque le texte de Michèle Lalonde est enfin récité à la fin du spectacle, tout prend sens dans les mots mêmes autant que les souvenirs qui nous ont été donnés à voir et cela dans une fierté et une rage impressionnantes.



Au-delà de la thématique politique de ce plaidoyer pour la francophonie ou bien encore de l'époustouflant procédé visuel, ce qui se révèle au final le plus évocateur dans cette proposition reste sans doute ce portrait très sensible du père qui est dessiné tout au long de 887. Parce qu'il symbolise toutes les contradictions d'un monde en pleine évolution, Robert Lepage en croque les contours avec une extrême sensibilité, donnant à sa pièce une vibrante émotion présente en filigrane du début à la fin.

On l'aura compris, 887 est un spectacle formidable et réussi tout à la fois d'un poids de vue formel que dans le propos qu'il tient de manière très cohérente. Une très belle façon de commencer la saison théâtrale 2015-2016.

A découvrir jusqu'au 17 septembre 2015 au [Théâtre de la Ville](#) dans le cadre du [Festival D'Automne](#)

du 3 au 7 octobre à Bonlieu, Scène Nationale d'Annecy

du 13 au 21 novembre au [Théâtre des Célestins](#) de Lyon.

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



Q Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

887? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44^e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversoïses de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Œdipe der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 **

Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.

www.theatredelaville-paris.com

Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.

01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Annie Chénieux - leJDD.fr

ThéâToile – 20 septembre 2015

887 ou les dédales de la mémoire

Publié le 20 septembre 2015 par [ThéâToile](#)

Le dramaturge québécois Robert Lepage ouvre la 44^{ème} édition du Festival d'Automne à Paris au Théâtre de la Ville avec un seul en scène touchant dans lequel il convoque ses souvenirs d'enfance tout en nous faisant voyager au cœur de l'histoire du Québec des années 60.



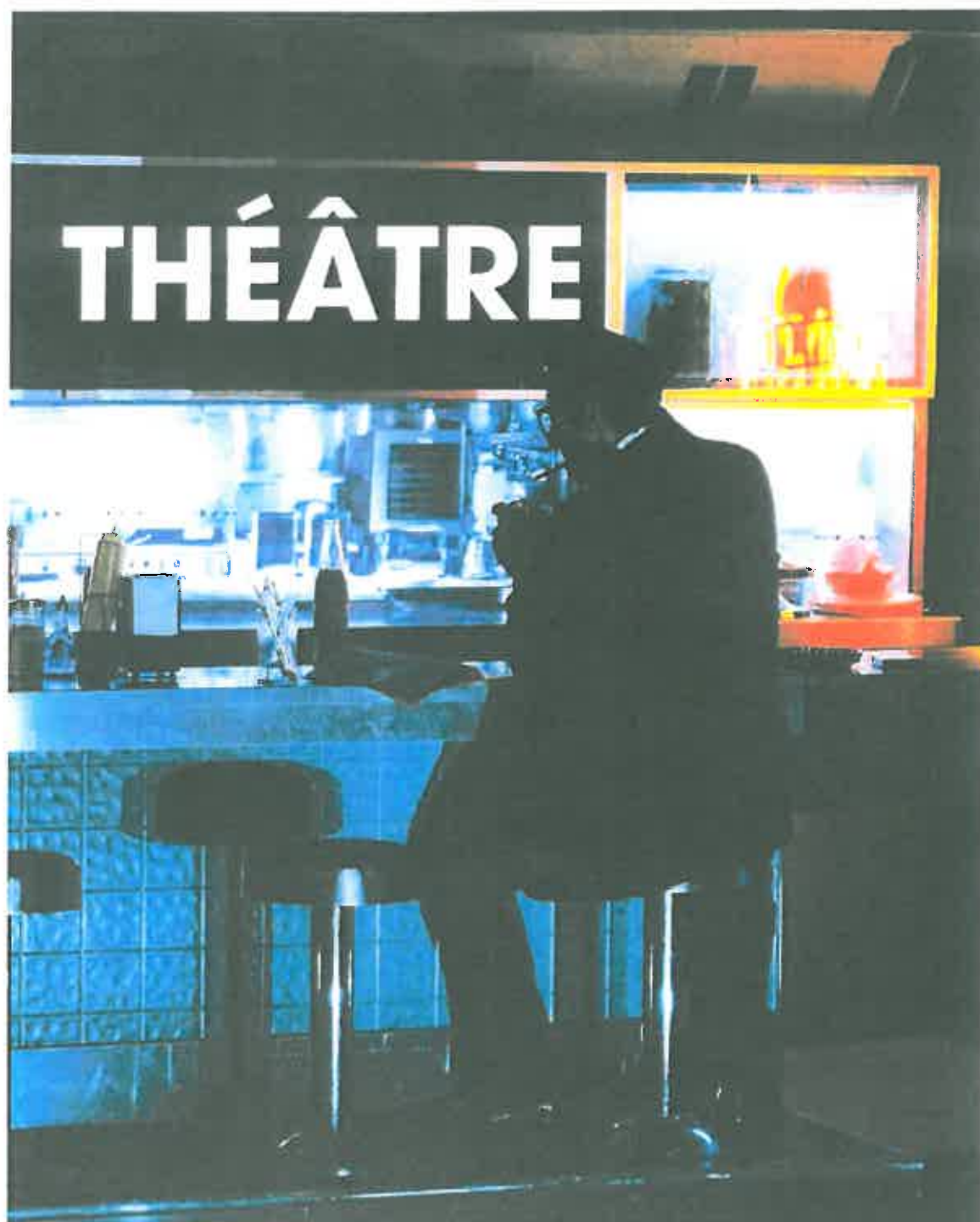
Toi un maître de cérémonie, Robert Lepage demande aux spectateurs d'éteindre leur téléphone portable et leur indique les sorties de secours, avant de poursuivre son récit et son exposé sur les caprices de la mémoire humaine sur le ton de la confidence et de l'intime. Nous sommes alors en 2010. Tandis qu'il participe à la 40^{ème} nuit de la Poésie à Montréal, Robert Lepage se voit confier le sublime poème *Speak White* de Michèle Lalonde, écrit en 1968, évocation de l'ordre donné aux esclaves de s'exprimer constamment dans la langue de leurs maîtres blancs. Il a une semaine pour apprendre le texte de trois pages mais il ne parvient pas à le retenir, tout comme son numéro de mobile actuel bien qu'il se souvienne de son tout premier numéro de téléphone fixe. Il se met donc en quête d'explorer le labyrinthe de la mémoire et suit le fil d'Ariane de son palais mental depuis son enfance, au 887 rue Murray, dans un immeuble du quartier Montcalm à Québec. Tout comme personne ne croise votre chemin par hasard et que chaque rencontre a sa raison d'être, Robert Lepage s'interroge sur les pourquoi de la mémoire, sur l'oubli et les difficultés à se souvenir. Feuilletant l'album mental de son existence, il évoque tour à tour son enfance au milieu des familles du 887, son père chauffeur de taxi, sa sœur, les répétitions de *Speak White* avec Fred un ami, le discours du général de Gaulle, l'installation de sa grand-mère paternelle dans l'appartement familial en 1961 alors qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer... En interrogeant les dédales de la mémoire et son fonctionnement, Robert Lepage fait s'articuler la petite histoire avec la grande : le Québec des années 60 se profile à travers ses yeux d'enfant, comme lorsqu'il glisse une petite figurine dans la poche de son veston pour animer de Gaulle et nous faire revivre son discours conclu par le célèbre « vive le Québec libre ! » qu'il prononça le 24 juillet 1967 à Montréal.

Comme il l'évoque dans son entretien avec Jean-Louis Perrier, Robert Lepage explore et se réconcilie avec le passé dans ce monologue fascinant et très instructif. Son histoire intime et personnelle se mêle à celle du pays de son enfance. Son père, chauffeur de taxi, apparaît comme le fil rouge du spectacle mais également des méandres de sa mémoire. A travers lui, il narre la lutte des classes et la montée du FLQ (Front de Libération du Québec), ce mouvement révolutionnaire qui mène une lutte indépendantiste dans la province de Québec. Alors qu'il se souvient de l'adresse de son enfance, Robert Lepage nous présente une maquette de son immeuble. Il nous parle de ses voisins, qui apparaissent en miniature et prennent vie grâce à l'usage de mini vidéos. Il va explorer chaque recoin de cette maison de poupée géante et lorsque l'immeuble s'ouvre, comme une boîte à souvenirs, la façade s'efface et laisse place à un bel espace, devenant tour à tour cuisine, garage, bibliothèque, bar... Le cube continue à tourner, tel le dé du hasard d'une mémoire sélective voire capricieuse et permet au narrateur de poser un regard d'une grande tendresse sur son enfance comme lorsqu'il nous décrit les jeux d'ombres derrière un drap avec sa sœur (jeux qui l'ont mené à découvrir le théâtre) ou encore toutes ces soirées passées sur le balcon, à contempler la nuit et à rêver en attendant le retour de son père idéalisé par l'enfant Lepage.

Cette maquette tient une grande place dans la scénographie époustouflante de 887. Associée au formidable travail de la compagnie Ex Machina qui explore astucieusement toutes les nouvelles technologies, la mise en scène extrêmement précise est d'une richesse et d'une intelligence remarquables. Maquette, vidéos, images d'archives, miniatures, jeux de lumière... Robert Lepage anime ses souvenirs d'une manière saisissante, prenant appui sur un décor central tournant et faisant appel à tous ses sens : la vue, l'ouïe, le goût, le toucher, l'odorat, rien ne manque. C'est un véritable voyage sensoriel qu'il propose au public, charmé par tant de procédés très recherchés. Il joue avec les différentes échelles et perspectives, filmant tantôt en gros plan et tantôt avec une vue d'ensemble nous plongeant dans la vision d'un enfant (la scène avec les bottes est fascinante).

« Je me souviens » est la devise qui figure sur toutes les plaques minéralogiques de la province de Québec mais de quoi se souvient-on vraiment ? Nous nous souviendrons d'une pièce intimiste, toute en retenue, drôle, émouvante, ludique et saisible à la scénographie impressionnante, avec cette maquette captivante qui permet d'ouvrir les fenêtres comme on ouvre les tiroirs de la mémoire. Nous nous souviendrons de l'interprétation magistrale du fameux *Speak White* en fin de représentation, de la tendresse et de la sincérité dégagées par Robert Lepage pendant les deux heures que dure 887. Enfin, nous nous souviendrons d'une salle comble et de ses applaudissements chaleureux, saluant le génie du québécois venu faire une ouverture grandiose et pleine de promesses de la 44^{ème} édition du Festival d'Automne à Paris.

Théâtre de la Ville – septembre/octobre 2015



festival d'automne



ROMEO CASTELLUCCI, *DRESTIE*. La tragédie grecque revisitée par ce metteur en scène italien. Odéon, théâtre de l'Europe.
STEVE PAXTON / JUDSON KONJAR. Une philosophie de la danse réduite à sa plus simple expression. Les Abbesses.

FESTIVAL D'AUTOMNE EXPRESSIONS

Sous la direction d'Emmanuel Demarcy-Mota, 40 lieux accueillent plus de 50 propositions de **spectacles vivants** venus du monde entier. Tour d'horizon.

Le festival d'Automne est avant tout un lieu de découvertes dans le domaine de la danse et du théâtre. Une vingtaine de chorégraphes a été invitée à jouer leurs dernières créations. S'ils interrogent la place du corps dans l'espace, qu'il soit social, physique ou politique, ils le font chacun à leur manière. Les créations de Jérôme Bel, dépouillées, sincères, intègrent le réel. Il crée une plateforme d'expression pour les exclus, intègre le « mal fait », valorise l'échec. Ses spectacles sont des outils démocratiques qui perturbent et remettent en cause les habitudes. *Bound* de Steve Paxton est la réactualisation d'une œuvre produite dans les années 1980. Co-fondateur dans les années 1960 du groupe de chorégraphes Judson Church Theater, il intègre les gestes du quotidien dans la danse qu'il tente de réduire à sa plus simple expression. *Bound* aborde différents moments de l'histoire à travers le prisme d'un personnage évoluant dans un univers d'objets et de sons distordus, voire de **captations sonores**. Autre membre fondateur du Judson Church Theater, Trisha Brown est une figure incontournable de la danse. Elle marqua les esprits par sa rigueur formelle associée à une liberté d'invention. Sa compagnie présente

quatre pièces créées ces quarante dernières années. Alessandro Sciarroni présente *Aurora*. Pour ses pièces précédentes, il avait rejoué des séances de jonglage et de danse folklorique. Pour ce troisième volet, le chorégraphe italien s'intéresse au goalball, un sport pour malvoyants. Déroutantes sont les performances imaginées par Faye Driscoll. Dans *Thank You For Coming : Attendance*, des corps aux mouvements incertains tentent de ne faire qu'un. Des sentiments, des sensations, des états passent des spectateurs aux danseurs et participent à l'évolution de la représentation. Une manière d'inventer un nouveau vivre ensemble face à une vie individualiste. Enfin, le festival programme trois pièces d'Eun-Me Ahn. La chorégraphe coréenne ose faire danser des grands-mères, des hommes et des adolescents, créant un portrait chorégraphique de son pays natal. Côté théâtre, le festival met à l'honneur le metteur en scène et auteur Romeo Castellucci, Lion d'or de la Biennale de Venise en 2013.

« Danser comme pour inventer un nouvel art de vivre ensemble »



FAYE DRISCOLL, THANK YOU FOR COMING : ATTENDANCE. Danse corps à corps pour un nouveau vivre ensemble. Théâtre de Gennevilliers.
EUN-ME AHN, DANCING TEEN TEEN. Chorégraphie coréenne pour une expression collective. Théâtre de la ville.

Depuis les années 1990, il crée un théâtre radical, espace de création dans lequel se côtoient toutes les formes artistiques. Pour le festival, il présente trois pièces qui toutes s'emparent de la tragédie pour la lier à l'époque contemporaine. La metteur en scène Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper rassemblent neuf marionnettistes ventriloques afin de questionner les rapports du corps à la voix.

À partir de ses souvenirs d'enfance, Robert Lepage interroge le Québec des années 1960, marquées par la lutte des classes et la quête

« Questionner aussi le rapport subtil entre le corps et la voix »

d'identité. À travers cette pièce solo, le metteur en scène tente une réconciliation avec son propre passé. Le collectif anversoïis tg STAN s'empare de *La Cerisaie* de Tchekhov qui décrit le déclin de l'aristocratie et la victoire du capitalisme. Enfin, avec le récit familial *The Last Super*, Ahmed El Attar décrit la vacuité de l'élite économique égyptienne et les hiérarchies sociales. L'art comme miroir de la société contemporaine. Peu d'arts plastiques cette année, si ce n'est l'exposition de l'artiste islandais Ragnar Kjartansson au Palais de Tokyo. Ses créations, des performances associant dessin, musique et peinture, traitent du mal-être d'une manière dramatique et drôle à travers des situations banales, ou presque. En 2009, il a représenté son pays à la Biennale de Venise. Le Palais programme aussi

une performance autour de l'œuvre de John Giorno à l'occasion de l'exposition « I Love John Giorno by Ugo Rondinone ». Elle associe performance poétique, diffusion sonore de poèmes enregistrés et projection des films de l'une des figures majeures de la Beat Generation. John Giorno Live permet d'expérimenter le langage inspiré de la culture populaire et l'engagement du poète, qu'il soit spirituel ou politique. Deux autres figures de la performance sont programmées par le festival. Avec *Modets never talk*, Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, donne la parole à d'anciennes mannequins. En backstage, et vêtues de noir, elles racontent avec sincérité et humour des expériences marquantes, leurs relations aux couturiers, aux vêtements, aux défilés. Hanna Schygulla, née en 1943 à la frontière allemande polonaise, et Etel Adnan, née en 1925 à Beyrouth, présentent *Entre guerre et paix*. De la génération de l'après-guerre, elles échangent sur des thèmes qui ont marqué leur parcours individuel et professionnel. « Ce n'est pas seulement la guerre qu'on vous inflige, mais aussi celle que votre culture a produite. Se rendre compte que sa culture a été néfaste, cela vous coupe de vos sources », explique Hanna Schygulla à qui le MoMA a consacré une rétrospective en 2006. Et Etel de préciser : « Résister, c'est vivre. Comme vous ne pouvez pas sauver le monde, il faut vous sauver vous-même. »

Aude de Bourbon Parme

44^e ÉDITION DU FESTIVAL D'AUTOMNE.

Du 9 septembre au 31 décembre. Divers lieux, Paris et Grand Paris. Internet : www.festival-automne.com

L'Avant scène théâtre – octobre 2015

887, l'enfance de la mémoire

Robert Lepage, en solo, interroge la persistance des souvenirs. 887, c'est à ce numéro qu'habite son enfance... Cette adresse interroge le souvenir intime et commun. Mystérieuse et infidèle, affective et vive, poétique et précise, la mémoire est à l'ère du numérique en profonde mutation. « À quoi nous sert-il de nous rappeler ? De quelle façon le théâtre, fondé sur l'exercice de la mémoire, est-il toujours pertinent aujour-



887, l'enfance de la mémoire de et mis en scène par Robert Lepage au Théâtre de la Ville. © Eric Lebbé

d'hui ? » Dans une scénographie intimiste qui se transforme et se dévoile sous les yeux du spectateur au gré de ses souvenirs, Robert Lepage s'offre un territoire expérimental et ludique pour ses recherches sur la mémoire. 887 est l'occasion de le voir au plateau, dans le dernier de ses solos qui ont fait sa réputation.

Du 9 au 17 septembre 2015

Théâtre de la Ville

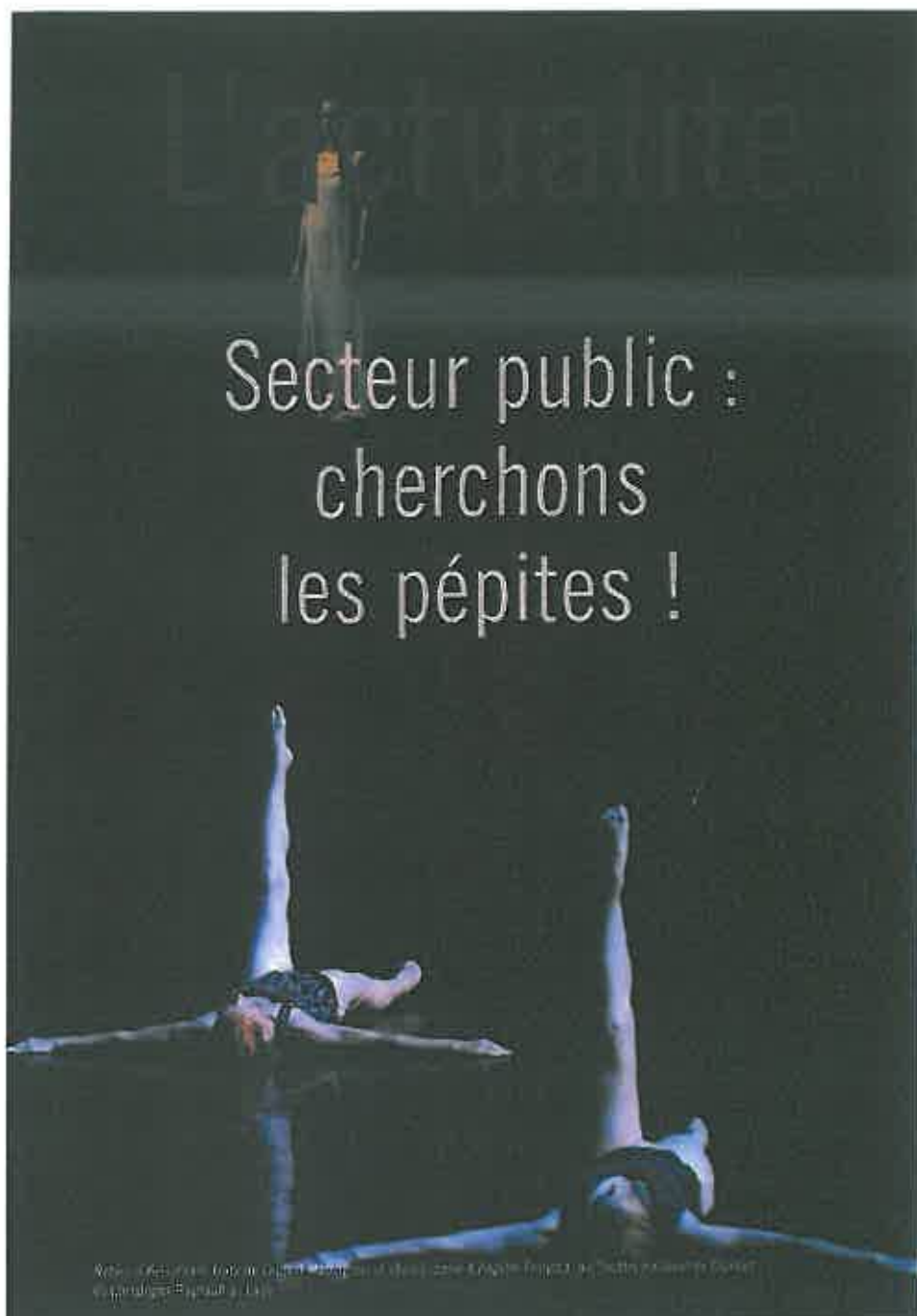
2, place du Châtelet

75004 Paris

Réservations : 01 42 74 22 77

www.theatredelaville-paris.com

L'avant-scène théâtre – 1^{er} novembre 2015



La quinzaine d'Armelle Héliot

Secteur public : cherchons les pépites !

Aperçu des premières affiches de la saison 2015-2016 à Paris, dans le domaine du théâtre subventionné, avec une profusion de spectacles et quelques raretés.



2017, corps et âme en scène par Robert Lepage au Théâtre de la Ville dans le cadre du Festival d'automne. © Christophe Payraud de Laga

EN FRANCE, depuis plus de quarante ans, le Festival d'automne domine la rentrée par ses ambitions artistiques, son extension dans le temps et l'espace, ses moyens – même si l'institution doit se développer dans des budgets relativement serrés. Mais le temps est loin où, notamment en matière de théâtre, on en attendait de puissantes

révélations. La programmation 2015-2016 n'est pas révolutionnaire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'apportera pas de fortes émotions, des discussions, des critiques enthousiastes et de sévères comptes rendus... Comme l'an dernier, c'est l'Italien Romeo Castellucci qui se taille la part du lion avec la poursuite de son « portrait ». Trois spectacles, à voir

seulement en novembre et décembre, trois fortes productions qui puisent dans l'histoire littéraire pour mieux éclairer le présent : *Œdipe der Tyrann*, version de Hölderlin d'après Sophocle, un travail mené à la Schaubühne de Berlin qui coproduit. Occasion de retrouver à Paris Angela Winkler, quelques comédiens rigoureux et une armée de figurants (Théâtre de la Ville, 20-24 novembre). Autre plongée dans la Grèce antique, la trilogie de *L'Orestie* d'après Eschyle, sous-titrée « une comédie organique ? » reprise, réinvention d'un spectacle qui a marqué les débuts de la Societas Raffaello Sanzio il y a vingt ans (Odéon 6, 2-20 décembre). Enfin, la Grèce encore avec *Le Metope del Partenone*, jeu impressionnant avec un imaginaire puisé dans les frises du Parthénon et précipitant le spectateur dans un univers d'une cruauté déchaînée (Grande Halle de la Villette, 23-29 novembre).

D'autres très grands artistes sont présents, bien sûr, à commencer par le Québécois Robert Lepage qui ouvre le festival avec son extraordinaire monologue ramifié comme une épopée personnelle, *887* – d'après l'adresse de l'appartement où il a grandi à Montréal, une autobiographie que l'interprète ultrasensible qu'est cet esprit universel a créée la saison dernière à Nantes au Grand T (Théâtre de la Ville, 9-17 septembre). Au fil de la programmation d'Emmanuel Demarcy-Mota et de ses équipes, on retrouvera d'autres grands singuliers : Angélica Liddell, Rodrigo Garcia, Gisèle Vienne, le groupe tg STAN, Jean-François Sivadier, Nicolas Bouchaud et Éric Didry, ou l'Égyptien Ahmed El Attar et *The Last*

Supper vu à Avignon, par exemple (T2G Gennevilliers, 9-15 novembre). De plus jeunes aussi tel Jonathan Châtel qui reprend *Andreas* d'après *Le Chemin de Damas* de Strindberg, donné au Cloître des Célestins cet été (La Commune d'Aubervilliers, 25 septembre-15 octobre) ou Joris Lacoste avec *L'Encyclopédie de la parole*, Suite n°2 avec compositeur, chanteur, performeur, poètes (T2G Gennevilliers, 1^{er}-11 octobre). Julie Deliquet et son collectif proposent une sorte d'épilogue à la trilogie formée par *La Noce chez les petits bourgeois*, *Demiers remords avant l'oubli*, *Nous sommes seuls maintenant*. Un épilogue sous le titre de *Catherine et Christian* (Fin de partie). Entendez Catherine Eckerlé et Christian Drillaud, les aînés (TGP Saint-Denis, 24 septembre-16 octobre). On attend aussi avec curiosité les *Lettres de non motivation* de Vincent Thomasset, travail élaboré qui se joue de la réalité avec malice (Centre Pompidou, 30 septembre-3 octobre puis Théâtre de la Bastille, 10-21 novembre).

Le Français frappe un grand coup avec la première mise en scène au théâtre du cinéaste Arnaud Desplechin qui connaît une partie de la troupe pour avoir tourné une magnifique transcription de *La Forêt d'Ostrovski*, telle que l'avait vue Piotr Fomenko. Il ouvre la saison avec *Père de Strindberg* et une distribution forte, Michel Vuillermoz notamment (Salle Richelieu, en alternance, 19 septembre-4 janvier). Au Vieux-Colombier on va découvrir *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne par Christian Hecq et Valérie Lesort, spectacle qui promet fantaisie et merveilleux (26 septembre-

8 novembre) et au Studio-Théâtre Comme une pierre qui... d'après Greil Marcus, une mise en scène de Marie Rémond et Sébastien Pouderoux, avec une formule un peu éclairante « Like a rolling stone, Bob Dylan à la croisée des chemins » (15 septembre-25 octobre). Bref, la Comédie-Française revendique la diversité !

À l'Odéon 6°, on retrouvera avec grand plaisir la troupe magnifique réunie par Luc Bondy pour Ivanov de Tchekhov avec Micha Lescot dans le rôle-titre. Il a reçu pour cette interprétation magistrale et sensible le prix de l'Association de la critique (2 octobre-1^{er} novembre). Aux Ateliers Berthier, cependant, c'est le Belge très inspiré Ivo van Hove qui met en scène Vu du pont d'Arthur Miller avec, entre autres, Charles Berling, Caroline Proust, Pauline Cheviller (10 octobre-21 novembre).

À Chaillot, dans la salle Maurice-Béjart, Gabriel Dufay que l'on a applaudi cet été, avec Stanislas Roquette dans *Les Épiphanies* d'Henri Pichette à la Maison Jean-Vilar d'Avignon, reste du côté des poètes avec Robert Desnos et le *Journal d'une apparition* (2-17 octobre). Dans la grande salle, le spectacle d'Angelin Preljocaj sur un texte de Laurent Mauvignier, *Retour à Benatham*, entre danse et écriture est repris (29 septembre-23 octobre).

À la Colline, dans le grand théâtre, *Les Géants de la montagne* de Luigi Pirandello, pièce inachevée et fascinante, est traduite et mise en scène par Stéphane Braunschweig qui signe également la scénographie et dirige entre autres Dominique Reymond, John Arnold, Claude Duparfait (2-17 septembre et 29

septembre-16 octobre). Dans le petit théâtre, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* et *Reality*, deux spectacles d'Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, invités du Festival d'automne (18 septembre-27 septembre et 30 septembre-11 octobre). Le premier d'après un roman du Grec Pétros Márkaris, *Le Justicier d'Athènes*, le deuxième d'après les très étranges *Carnets* de la Polonaise Janina Turek, qui notait tout de sa vie...

Au Théâtre de la Cité internationale, dans la grande salle, *Finir en beauté* de et par Mohamed El Khatib. Vu à Avignon, dans le Off, ce moment bref et très élaboré, noué autour de la mort de la mère que l'on va inhumer au Maroc, est très original et touchant (28 septembre-23 octobre).

Le Théâtre du Rond-Point démarre fort avec une programmation éclectique et deux productions par salle. Salle Renaud-Barault, *Démons*, de Lars Norén dans une mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo. Avec Anaïs Demoustier, Romain Duris, Marina Fois, notamment (21 heures, 9 septembre-11 octobre). Ils sont précédés par un Christophe Alévéque très en forme qui s'est rodé au Chêne Noir d'Avignon : il nous le dit, *Ça ira mieux demain*, qu'il joue sous le regard de Philippe Sohier (18 h 30 du 15 septembre au 11 octobre puis à 21 heures du 15 octobre au 7 novembre). Dans la salle Jean-Tardieu, on accueille une équipe venue d'Argentine. Dans *Un Poyo Rojo*, Hermes Gaido dirige Alfonso Barón et Luciano Rosso, qui sont deux sportifs très virils dans un ballet hilarant (18 h 30, du 18 septembre au 18 octobre). Enfin, dans la petite salle Roland Topor,



Démons de Lars von Trier, mise en scène par Marcel Di Fonzo au Théâtre du Nord-Fort. © Eric Margolis

sous les toits, c'est la délicieuse Marie Vialle qui retrouve un écrivain de qui elle a depuis dix ans déjà défendu des textes (*Le Nom sur le bout de la langue* et *Triomphe du temps*). Pascal Quignard a écrit pour elle *Princesse vieille reine*, une série de contes, une suite de sonates, dans les beaux atours de Chantal de La Coste (3-27 septembre).

N'oublions pas Théâtre Ouvert qui présente deux textes de Nicolas Doutey, *L'Incroyable Matin* et *Jour*. Rodolphe Congé joue et dirige ses camarades Pauline Belle, Laetitia Spigarelli, Gaëtan Vourc'h (21 septembre-10 octobre).

Nous avons déjà évoqué le Théâtre de la Ville où, dans la grande salle, on verra donc l'extraordinaire *887* de Robert Lepage (9-17 septembre). Aux Abbesses, après le déploiement de jeunes choré-

graphes et danseurs fantaisistes, aux frontières de tous les arts et la reprise du *Faiseur* de Balzac par Emmanuel Demarcy-Mota et sa troupe (25 septembre-10 octobre), place à l'Iran avec *Chaque jour un peu plus* de Mahin Sadri, dans une mise en scène d'Afsâneh Mâhian, qui scrutent les vies de trois femmes, trois destins (2 au 7 novembre).

On aime beaucoup le Théâtre de la Bastille et en attendant l'Argentin Federico León, écoutons *Les Sonnets de Shakespeare*, vus par Richard Brunel sur une composition et direction de Frédéric Fresson, avec une interprète qui les fait flamber en les respectant, Norah Krief (21 septembre-3 octobre et 5-9 octobre).

Autre belle adresse, les Bouffes du Nord. Avec *Battlefield* d'après le *Mahabharata*, Peter Brook revisite en



Angels in America de Tony Kushner, mis en scène par Aurélie Van Den Daele au Théâtre de l'Aquarium. © Marjolaine MOURN

compagnie de Jean-Claude Carrière et de Marie-Hélène Estienne un univers qu'il a illuminé. Quatre interprètes seulement pour cette nouvelle percée dans l'immense ouvrage. Un spectacle donné en anglais avec des surtitrages et accompagné de la musique de Toshi Tsuchitori (15 septembre-17 octobre).

Au Monfort, laissons-nous séduire par ces *Sérénades* qui lient de fortes personnalités, Arnaud Cathrine (livret), Vincent Artaud (musique), une mise en scène de Ninon Brétécher et sur le plateau de ce théâtre musical, la sublime Anna Mouglalis, Arnaud Cathrine et Vincent Artaud. Des déclarations d'amour ou les mots des déclarations d'amour, nous promet-on (6-10 octobre).

Au 104, rions avec *Un faible degré d'originalité* d'Antoine Defoort et aussi

L'Amicale de production. Une conférence et un spectacle... Il voulait parler des *Parapluies de Cherbourg*, mais on lui a refusé l'occasion... Il dérive (1^{er}-10 octobre).

Du côté du Tarmac, scène internationale francophone, *Au nom du père et du fils* et de J.M. Weston, voici l'Afrique de Julien Mabiata Bissila avec lui-même, comédien survolté et profond, accompagné de Criss Niangouna et Bernard Vergne. La belle langue française d'un écrivain de la République du Congo. Mise en scène de l'auteur (17 novembre-4 décembre).

Au Paris-Villette, on pense au jeune public, mais les spectacles passionnent les adultes et l'on ne peut que hautement recommander à tout le monde d'applaudir la fine Lucie Valon dans *Paradis, Impressions*, dernier volet d'une trilogie

poétique inspirée de la *Divine comédie*, et mis en scène par Christophe Giordano (30 septembre-10 octobre). Le jeune public s'amuse aussi beaucoup au Carreau du Temple où, dès le début du mois de septembre, des ateliers très divers sont accessibles et chacun peut, à sa guise, organiser son propre spectacle en participant à des aventures formidables.

À l'Est, à la Cartouche de Vincennes (située dans le 12^e arrondissement de Paris), il y a toujours du nouveau, bien sûr ! Au Théâtre du Soleil, c'est un véritable événement qui se profile – et l'on ne parle pas encore ici de la présence de Robert Lepage auprès de la troupe d'Ariane Mnouchkine. Non, le premier événement est la reprise d'une production qui est née à la Manufacture des Abbesses et a connu un succès aussi mérité que large. Il s'agit de *Chute d'une nation*, « série théâtrale épique et politique en quatre épisodes » de Yann Reuzeau. Reprise pour douze intégrales (5 septembre-11 octobre, samedis et dimanches de 13 heures à 22 h 15 avec trois entractes). Yann Reuzeau est un auteur original et prolifique et crée une nouvelle pièce intitulée *De l'ambition*. Cinq jeunes à la fin de l'adolescence, au seuil de leur vie d'adultes et de leurs engagements (9 septembre-16 octobre).

Au Théâtre de la Tempête, Philippe Adrien poursuit son travail en montant *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit* de Mark Haddon, adaptation Simon Stephens, traduction Dominique Hollier, (11 septembre-18 octobre) tandis que l'on dégustera aussi la *Comédie pâtissière* de et par Alfredo Arias qui joue aussi

avec Sandra Macedo et Andrea Ramirez : dans l'Argentine de Perón, une pâtissière célèbre, Doña Petrona de Gandulfo. Ainsi patrie péroniste et parti péroniste s'allient pour nous amuser, promet le mélancolique Arias... (18 septembre-18 octobre).

Au Théâtre de l'Aquarium, François Rancillac n'est pas encore complètement fixé sur son sort. Mais on fêtera pourtant les 50 ans du théâtre (2-8 novembre) et, un peu plus tard, on découvrira *Angels in America* de Tony Kushner dans une mise en scène d'une artiste associée, Aurélie Van Den Daele (11 novembre-6 décembre).

À l'Épée de Bois, après une brève évocation d'Armande Béjart, c'est Michel Vinaver qui sera à l'affiche avec *La Demande d'emploi* par René Loyon (24 septembre-18 octobre).

Enfin, parlons de quelques théâtres municipaux. Au Vingtième Théâtre, en reprise, *Le Banquet d'Autueil* de Jean-Marie Besset dans la mise en scène et la scénographie de Régis de Martin-Donos ou quelques secrets dans la vie de Molière (3 septembre-25 octobre). Au Théâtre 14, *Les Ambitieux* de Jean-Pierre About, par Thomas Le Douarec, une plongée dans le monde de l'entreprise (8 septembre-24 octobre). Au Théâtre 13 Seine, *Le Philosophe et la Putain* de Jacques Rampal ouvre la saison. Le célèbre auteur qui écrit en vers *Célimène et le Cardinal*, s'intéresse ici à Diogène qu'il imagine quittant son tonneau pour mettre de l'ambiance à l'Olympe... Elsa Royer signe la mise en scène (27 août-4 octobre).

A. H.